

1^{er} prix collège : Camille Treuillet (3^{ème} Cluny)

A la mémoire de....

Décembre 1916 dans une tranchée de l'Aisne

Je profite d'un moment de répit pour prendre quelques notes que je t'envoie, cher frère, c'est enfin la fin de cette terrible bataille de Verdun. Un soulagement ? Je ne sais pas. Trop d'amis ne sont plus à mes côtés, trop d'horreur désormais vont me hanter... Et cette fois, je n'ai pas pris le temps de noter mes émotions, mes ressentis, tellement ceci m'a anéanti. Le courage n'a plus la même saveur, la motivation n'a plus la même ardeur, la conviction est devenue une déception. La vie des tranchées est devenue insupportable, il nous faut évacuer tous nos morts et nos blessés afin de pouvoir essayer de survivre au mieux dans ces faux-semblants d'abris où la puanteur et la peur règnent désormais. Seul point positif dans ce contexte d'horreur, le soutien entre poilus, l'échange de quelques mots, d'un sourire si peu visible ou d'un mégot. Présents physiquement, ailleurs psychologiquement, fatigués, lassés par les ordres et les contre ordres, désabusés des mensonges et des retournements d'opinion....Que dire ?

Encore une bataille qui se termine à peine que déjà on parle de la prochaine. A quand la fin ? L'héroïsme de Pétain ne suffit pas, pour nous, hommes de tranchées. Cela ne change en rien à nos conditions de vie déplorables, aux images qui restent gravées de ces villages détruits, de ces routes disparues, de nos amis torturés, blessés ou décédés avec l'effet d'une tornade qui aurait tout emporté. L'arrivée du général Nivelle à la tête de notre armée n'est qu'un nouvel élan de combat. Son but, percer l'ennemi après une préparation d'artillerie. Désorganiser l'ennemi. Pour cela, il rassemble de nombreuses divisions qui forment une force colossale de 850 000 combattants, mais combien vont encore tomber au combat ? En ferais-je partie ? L'épuisement nous gagne. L'arrivée de chars, de multiples pièces pour les artilleurs dont 75 canons ,ne permettent pas de stabiliser nos pensées. L'horreur, la terreur sont trop présentes et s'opposent à l'idée d'une victoire certaine. Nos troupes sont faibles. Nos idées divergent sur la réussite de cette bataille menée par l'égo incontesté de Nivelle.

Mars 1917, au chemin des Dames

Voilà plusieurs mois que nous préparons la bataille, celle que le général Nivelle nomme "la Dernière de la guerre". Devant nous, le plateau de Craonne...et une petite route nommée "le chemin des Dames". Comme elle pourrait être agréable cette route dans une verte et paisible campagne. Mon esprit s'égare quelques secondes, à l'identité de ce lieu qui est dû au passage des dames de France, filles du roi Louis XV. Dame, quelle belle image, si lointaine à mes souvenirs que je ne peux consulter, mon esprit étant trop torturé.

Ce chemin semble immortalisé par les nombreux combats du passé. A l'arrière une plaine et, à l'horizon les tours de Laon. Là, l'ennemi est solidement retranché. Là, Nivelle organise l'attaque de front malgré l'opposition des subordonnés....Les rumeurs accentuent la baisse de moral : l'ennemi a trouvé un document secret sur un camarade fait prisonnier.

12 au 15 avril 1917

Un bombardement soutenu est entamé. Le temps est déplorable et empêche les artilleurs d'ajuster correctement leurs tirs. La zone de bombardement est trop étendue pour une concentration optimale des tirs d'artillerie. Le retentissement et les vibrations au sol créés par cet événement n'en finissent pas, tel le ressenti d'un tremblement de terre.

16 avril

Neige sale, grise, boueuse. Froid bleuisant nos mains. Visages blêmes, paupières rougies par la fatigue. Le froid et la neige glacent nos os. Tôt ce matin, les sifflets des officiers retentissent dans les tranchées. L'assaut est lancé. Transies de froid et de fatigue, les compagnies s'élancent et les attaques s'accumulent. 2700 canons de campagne et tout autant de pièces d'artillerie lourde arrosèrent pendant plusieurs jours, les positions allemandes. Les conditions climatiques ne permettent pas de voir les résultats au-delà des "no man's land". Les éclats d'obus anéantissent tout aux alentours, les barbelés semblent tous à terre, tout comme les hommes. Les gémissements, les plaintes, les cris ne cessent pas de se répéter comme un écho effroyabletout est assourdissant....le sang coule, rigole rougie sur la neige salie, les corps sont meurtris, mutilés....que d'horreur...Je me passe de donner les détails qui restent gravés en moi... les chars flambent sous les tirs de l'ennemi. Les images s'imprègnent comme des coups de tampon ,plus terrifiantes les unes que les autres...

Les jours passent, un, deux ; puis les mois, interminables...sans résultats positifs. Que dis-je, y a-t-il quelque chose de positif dans cette guerre ? Qui gagne ? Qui perd ? La mort est partout !!!

Mai 1917

Il faut se rendre à l'évidence, la percée a échoué. 135 000 hommes ont perdu la vie...et nous, les survivants sommes privés de tout espoir. Tout s'effondre...seul, voilà le ressenti. Seul face au massacre...que reste-t-il des convictions du départ, de cette fierté d'être soldat ? Que vaut le patriotisme au milieu de ces cadavres qui s'empilent, de ces corps à l'esprit perdu, de ces êtres à l'espoir déchu ? Les hommes meurent, agonisent ou fuient. La désertion est de plus en plus courante. La mutinerie fait partie du quotidien dans cette région de Soissons. Le général Pétain doit y faire face. Les causes sont évidentes : les conditions de vie dans les tranchées sont effroyables, les esprits sont en perte de confiance totale face aux pertes de l'offensive de Nivelles, les permissions sont inexistantes, l'inaptitude de commandement est pesante...l'ambiance est des plus instable et pourtant il faut continuer... à vivre, non à survivre...à croire qu'un jour il y aura une fin...

Quelques améliorations sur notre quotidien ont été faites par ordre du général ; les cantonnements, la nourriture et les permissions sont à l'ordre du jour et apaisent les tensions. Et des sanctions sont prises à l'égard des soldats indisciplinés ou déserteurs, on parle "des fusillés de l'exemple" Un nouvel état d'esprit voit le jour, mais un soldat se doit de suivre les ordres quelles que soient ses idées qui changent face au quotidien sanglant, ou au désœuvrement qu'il subit.

Octobre 1917: Fort de la Malmaison.

A quand la route du retour... les mois défilent au rythme de la guerre me laissant peu de temps pour mes notes...La bataille du chemin des Dames est perdue. On nettoie les tranchées, on ramasse les hommes et le matériel. Les positions sont dures à tenir...Le

général Pétain lance une offensive voulant prouver que notre armée a retrouvé son mordant. Le mordant, celui qui nous pousse à vouloir rentrer chez nous, celui qui nous guide au delà de nos douleurs et de nos malheurs sous l'effet d'une promesse faite à un camarade dans ses dernières secondes de vie.

Et voilà, trois jours de nouveaux combats !! L'ennemi est battu.. Les pertes sont minimales et le succès tactique. La prise du fort de la Malmaison nous redonne confiance. Puis-je écrire qu'enfin la bataille du chemin des Dames est gagnée et terminée ! Est-ce une réelle victoire ? Pour le pays certainement, pour nous soldats, peut-être seulement si nous ne comptons pas le nombre d'amis perdus, blessés, mutilés, abandonnés...si nous ne pensons pas à cette "boucherie humaine" laissée derrière nous. Qu'allons-nous ramener à la maison de nos corps épuisés et meurtris, de nos mémoires froissées, de nos pensées ensanglantées et apeurées...aurons-nous la force de passer à autre chose, de croire aux jours meilleurs avec le souvenir de ces horreurs ? Combien de familles en pleurs allons-nous retrouver, à cause de la perte d'un mari, d'un frère, d'un fiancé ? Reste-t-il un doux parfum, une bonne odeur, une once de douceur dans ce monde de brutalité et de massacres.. ? Tant de questions à l'idée d'une victoire finale, d'un retour sur une vie qui ne sera plus jamais celle d'avant le départ, de pensées et de valeurs changées par les événements...Une fin à cette guerre dans l'apparence du quotidien, mais plus jamais dans la vie du soldat que je suis.

Et voilà mon cher Jean, mes derniers écrits qui, je l'espère, vous trouveront père, mère et toi-même en bonne santé. Comme toujours mets-les de côté pour l'écriture de mon livre si le destin me le permet, car, je reste dans l'espoir de bientôt vous revoir ; même si mon quotidien n'a rien d'enviable sous le bruit incessant des mitrailleuses et les effroyables dégâts causés par les obus. Si mon retour se fait, je pourrai dire que ce n'est pas sans inquiétude, ni peur que j'aurai fait face à ses monstruosité ; mais dans l'espoir et l'enthousiasme de vous revoir ma très chère famille.

L'envoi de courrier s'est fait rare tellement les combats ont été intenses mais à chaque instant, vous êtes dans mes pensées, ce qui me permet sûrement d'être encore là pour vous le rappeler.

George.

Je reposai lentement les feuillets jaunis que j'avais entre les mains et tentai de me remémorer ce que m'avaient expliqué mes grands-parents quand ils m'avaient remis ces lettres entourées d'un pâle ruban rouge. Ils les tenaient, disaient-ils, de mon arrière grand-oncle et les avaient conservées pieusement. Ils voulaient profiter du centenaire de la Grande Guerre pour me les faire connaître.

Georges, dont le désir était de devenir écrivain ou journaliste, n'avait pu réaliser son rêve le plus cher car il avait été fauché au « champ d'honneur »-comme on le disait à l'époque- à la fin de l'année 1917. Mais le cadet, suivant les instructions de son frère aîné, avait montré ses lettres au journal « Le Boyau », qui s'en était largement inspiré pour publier des articles sur le quotidien des tranchées. Cela avait été sa façon à lui de participer à cette guerre meurtrière dont il avait été exclu par son jeune âge.

Par delà un siècle, je renouai ainsi avec ce lointain et malheureux ancêtre, dont les mots, réalistes et sensibles, me touchaient profondément.

2^{ème} prix collègue : Félicie Lacoste (6^{ème} Cluny)

Au commencement

Au commencement se trouvait l'oeuf primordial.

Dans cet œuf il y avait un point, un point blanc. Une nuit, le point blanc grossit, grossit, grossit et prit la forme d'un gros cube blanc. Le cube était tellement grand ... que l'on ne pouvait pas voir ses deux sommets en même temps.

Ce cube, cependant, n'était pas qu'un simple cube, il avait l'intelligence de dix millions d'humains ensemble ; il possédait également un étrange pouvoir surnaturel et il se dit que l'univers vide et informe tel qu'il le voyait était bien triste.

C'est ainsi qu' il donna une partie de lui-même pour créer une sphère remplie de terre de couleur cannelle, de sable de couleur blonde et de roche de couleur émeraude qu'il appela Terre puis ... il rétrécit.

Alors il redonna une partie de lui-même pour envelopper la Terre de couleur incarnate qu'il nomma ciel et le cube rétrécit pour la deuxième fois.

De plus il créa une matière liquide de couleur pervenche comme les nuages, il créa aussi les torrents, les fleuves, les rivières, les lacs, les mers et les océans et le cube rétrécit pour la troisième fois.

Ensuite il conçut l'idée d'engendrer quelque chose qui pousse dans la terre comme l'herbe, les fleurs, les arbres... de couleur prasin, rose pâle, parme, auburn et grenat qu'il nomma la végétation et le cube rétrécit pour la quatrième fois.

A un moment il créa aussi des êtres vivants de couleur viride, vanille, souffre, sanguine, olive et indigo, qui avaient besoin de se nourrir, qui grandissaient, mouraient et se reproduisaient, il les nomma « animaux » et le cube rétrécit pour la cinquième fois.

Puis il se dit que le monde était encore trop sombre ;donc il créa une substance qui éclaira le Monde, il créa le soleil de couleur amande, la lune de couleur amarante, les étoiles pour apporter de la compagnie à la lune qu'il décida de couleur ambre ...et il rétrécit pour la sixième fois.

Enfin il se dit que le monde était tellement beau qu'il voulait vivre dessus. Il alla donc se poser sur la terre et quand il fut sur la terre, il se transforma en dix millions d'humains très intelligents qui se reproduisaient à l'infini ...

Le monde était majestueusement irisé et animé d'une grande beauté.

1er prix lycée : Antoine Cremona (1ère Cluny)

Le Grand Tour

J'avais eu tellement de travail ces dernières semaines ! J'étais épuisé. Après une fin de période chargée (révisions, évaluations, révisions, évaluations...), j'avais enchaîné avec une semaine fin de saison, compétition, un stage de perfectionnement technique. Neige, piquet bleu, piquet rouge, piquet bleu, piquet rouge, soleil, copains... Et les trop longues soirées. Mes frères m'en avaient fait voir de toutes les couleurs. A présent, je savais qu'il me fallait absolument me reposer. Etant donné que mon téléphone avait terminé sur le carrelage de la cuisine, l'écran en miettes, cela allait être plus facile !

Mes parents avaient programmé une semaine de découverte en famille de la Toscane. Mon programme : dormir. Avec l'âge je m'étais perfectionné. J'étais capable de m'endormir à peu près n'importe où, à peu près n'importe comment, avec une seule idée en tête : ne pas ouvrir les yeux, le plus longtemps possible. La bonne nouvelle : le trajet en voiture s'annonçait interminable ! Aussi m'étais-je approprié de force la banquette arrière ; droit d'aînesse ! J'avais un peu d'espace, et, prévoyant, avais préparé un peu de matériel : oreiller, bouchons d'oreilles, masque... J'avais laissé mon cadet occuper la place de copilote qu'il convoitait depuis tant d'années ! Selon les règles d'usage, le poste ne prévoyait aucun défraiement. Et cela ne pouvait que favoriser le calme à bord du véhicule. Au pire, je serais spectateur !

Dimanche.

Après une série de rêves entremêlés de réminiscences des jours derniers, on me signala les neiges sur les sommets de la Maurienne. Regrettant cette prévenance à mon égard et redoutant une vision éblouissante qui aurait pu me priver de sommeil pendant de longues heures, je jugeais plus sage de conserver les paupières closes et de ne les rouvrir qu'après la longue traversée du tunnel du Fréjus, au cours de laquelle, de toute façon, nous ne verrions rien !

Ce sont les hurlements surexcités de mon plus jeune frère qui me tirèrent de ma torpeur ! Au bout du tunnel, il venait d'apercevoir la mer. De toute évidence, nous n'étions plus dans le val de Suze, mais sur la côte Ligure. Ce que corroboraient les informations remontant de mon estomac, me signalant que j'avais dû manquer la pause de midi. Là, ils auraient pu insister, car comment allais-je pouvoir me rendormir à présent, le ventre vide ! Quand on dit voir la mer, il faut être plus précis ; le gris bleu du Golfe de Gênes se mêlait imperceptiblement au gris sale du ciel sans que l'on ne puisse distinguer l'horizon. Mes yeux paresseux se détachèrent rapidement de ces paquebots en apesanteur. Je ne partirai jamais en croisière en avril. Les tarifs sont peut-être attrayants, mais j'estime que la mer Tyrrhénienne mérite une luminosité plus franche. J'en déduisais également que nous ne risquions pas de nous baigner prochainement.

Le benjamin s'égosillait à nouveau : de la neige ! Décidément c'est une idée fixe dans la famille ! Mon père, au volant depuis des heures, lui précisait qu'il s'agissait de la chaîne des Apennins, que l'on pouvait effectivement apercevoir quelques névés à la blancheur éclatante, mais que le blanc cassé des pentes correspondait aux carrières de marbre de Carrare qui semblaient ronger les flancs des montagnes. Nous étions assurément en partance pour un périple en demi-teinte ! Je prenais une part plus active à notre voyage en portant mon regard sur ces blocs de pierres prêts à être embarqués pour les futurs palais du monde entier. Nous pouvions lire leur destination inscrite dessus depuis l'autoroute. C'est à Pise, place des miracles que je retrouvais pleinement l'usage de la vue. La fameuse tour était effectivement penchée, mais elle était surtout éclatante, dans le ciel du soir.

Lundi.

Vinci, c'est tout petit et c'est pourtant ici qu'est né le génie. Mon père fut rassuré en constatant que le musée était bien ouvert le lundi de Pâques. Mais nous n'étions apparemment

pas les seuls à vouloir découvrir la maison natale et les maquettes des inventions de Léonard. Nous échappions à notre première visite culturelle du fait de la longueur de la file d'attente. Même les parents peuvent devenir raisonnables. Alors, nous avons flâné (je reste convaincu que c'est ce qu'il y a de mieux à faire en Italie) et pris quelques photos pour conserver des souvenirs de notre déconvenue. Puis nous avons pique-niqué dans une oliveraie en camaïeu de vert tendre, face aux formes arrondies de la campagne toscane.

C'est en arrivant à Florence, face au *Ponte Vecchio* que nous avons découvert les ocres qui font la renommée de la région. Leurs tons chauds et la langue chantante de la foule traversant l'Arno me rappelèrent que nous avancions à pas sûr vers les beaux jours. La décoration de l'appartement que nous avons loué était « top ! », comme nous avons pu le lire sur les avis laissés sur le site de réservation. Et bien évidemment, tout était gris : coussins gris taupe, canapés gris clair, plinthes gris blanc ! Je m'endormis avant mes frères, dont les regards semblaient aspirés par la lumière bleue de leur téléphone. Il paraît que cela peut créer des troubles du sommeil.

Mardi.

Nuit affreuse ! C'était à présent une évidence, les minuscules taches et traînées rouges et noires sur les murs et le plafond de notre chambre étaient celles des moustiques que nos prédécesseurs, de rage, avaient écrasés sans ménagement. Nous avons été dévorés et nous aussi étions rouges ! Cela ne figurait pourtant nulle part dans les avis que nous avons épluchés avant de réserver ! Comme nous avions mal dormi, nous nous traînions, grognons, en direction du centre ville. Nous renoncions, à nouveau, à visiter la cathédrale, à nouveau du fait de la queue (deux heures au moins sous une pluie battante). Queue non moins longue au *Palazzo Vecchio*, mais pour éviter à nos parents une nouvelle déception, et sentant la tension monter, nous avons consenti à patienter sur place d'interminables heures. Au moins, dans cette cour, nous étions à l'abri ! La visite fut moins longue que l'attente mais nous redonna suffisamment de courage pour enchaîner avec la montée au Campanile. Des nuages fougueux et ruisselants nimbaient la ville. Le soir, en rentrant à notre appartement, je me munis d'un balai recouvert d'un torchon pour éliminer méthodiquement des dizaines d'insectes placides posés au plafond. J'espérais ainsi mieux dormir cette nuit.

Mercredi.

Nous passons enfin une matinée lumineuse dans les ruelles de San Gimignano. Nos parents avaient insisté pour que nous visitions la Collégiale. Il faut reconnaître qu'ils ont bien fait. Les fresques sont surprenantes, particulièrement les attitudes cocasses des damnés du jugement dernier qui me firent sourire. Nous sommes restés longtemps au sommet des tours, à savourer la douceur du paysage qui s'offrait à nous. Et le soir, je m'endormis rapidement, rassasié, après avoir terminé les pizzas de mes frères, rassuré, après avoir exterminé les derniers moustiques rescapés de la veille, et assommé, après avoir tenté de démêler la généalogie des Médicis.

Jeudi.

Sienna : nous nous en sommes mis plein la vue ! La matinée fut lumineuse et nous avons su renoncer à toute visite. Nous nous sommes simplement imprégnés de la ville en nous promenant à travers ses nuances couleur brique, terre de Sienna, Sienna brûlée, Sienna calcinée, en découvrant ses places animées, en sillonnant ses rues étroites et accidentées, bercés par son vacarme, enivrés de ses odeurs de cuir et d'épices. Même les sœurs venant visiter la maison de Sainte Catherine étaient de toutes les couleurs ! Puis nous avons parcouru les douces crêtes des collines siennoises, route panoramique, paysages photographiques. Les champs y étaient de tous les verts printaniers imaginables, et les cyprès vert foncé se détachaient finement sur le gris du ciel toscan. Ce jeudi, nous avons trouvé les cartes postales que nous venions chercher.

Vendredi.

La pluie revint nous narguer et nous condamner à l'interminable file d'attente du musée des Offices. Je ne sais plus combien de vierges à l'enfant, ou d'annonciation nous avons pu y admirer, mais nous pourrions rassurer ma tante en lui disant que nous y étions allés. Et puis, si nous restions sages, nous aurions droit de déjeuner à l'*Osteria*, pittoresque et savoureuse.

L'après-midi s'apparentait à une longue digestion, de notre repas et des découvertes des derniers jours. Assis à côté de mes frères, fascinés par des hordes de zombies multicolores traversant le minuscule écran de leur téléphone, qui les privait le plus souvent de toute possibilité de communication avec le reste du monde, nous attendions nos parents, qui choisissaient un sac de cuir en guise de souvenir. Je réalisais qu'il serait sage de consacrer le trajet du retour à mes révisions. Choix raisonnable, qui présenterait l'avantage de me faire gagner un peu de temps sur les jours à venir. Et puis, mon objectif semblait être atteint, j'étais reposé, plus que je n'aurais osé l'espérer, totalement incapable de dormir au retour autant que je l'avais fait à l'aller. Et je pourrais toujours profiter des paysages !

C'est en relevant la tête que j'ai croisé son regard. Elle était assise de l'autre côté de la rue. Elle avait les cheveux noirs. J'ai compris qu'elle avait dû poser ses yeux sur moi la première car elle m'a adressé un sourire et m'a pris au dépourvu. Je n'ai pas voulu paraître gêné et ce sourire, je le lui ai tout simplement rendu. Alors, le temps s'est arrêté. Et j'ai goûté le plus doux et le plus inattendu des instants italiens. Ses amies se sont levées, Et elle les a suivies, se retournant une dernière fois vers moi. La couleur de ses yeux ? Je ne m'en souviens plus. Mais si j'avais eu mon téléphone, c'est sûr, je ne l'aurais jamais remarquée.

Samedi.

Je n'imaginai pas les bienfaits qu'il pouvait y avoir à réviser ses textes de français : sur le trajet du retour, je somnolais. Mais il faut reconnaître que j'étais déjà bien songeur depuis ma rencontre de la veille. Beaux souvenirs de Florence ! En remontant en direction de Turin, traversant la plaine du Pô, affalé sur la banquette arrière, je contemplais les Apennins et tout l'arc alpin, scintillant sous la neige.

J'espère que nous retournerons bientôt en Italie !

2ème prix lycée : Maëlane Delorme (Seconde, Mâcon Lamartine)

Amario

Monsieur et madame Gelb sont de bons citoyens. Ils ont toujours voté jaune, trié jaune, mangé jaune, vécu jaune. En effet, M et Mme Gelb n'aiment pas la mixité. C'est leur seul et unique défaut. La seule pensée de voir un bambin orange, violet, ou pire, vert, les horrifie. C'est pourquoi ils ont toujours élevé leur enfant, prénommé Amario, dans le code "Kiïro", pour toutes les personnes ayant au moins un de leurs deux parents jaune.

On ne peut pas dire qu'Amario fut maltraité petit, on lui a souvent plus donné qu'il n'en avait besoin. C'est pour ça qu'en grandissant, il a appris, seul, à partager avec les autres, tous les autres, même avec les bleus. Car au fond de lui, Amario sait qu'il n'est pas à sa place en jaune. À six ans déjà, il rêvait de peindre sa chambre en bleu, mais quand il a demandé à ses parents la possibilité de réaliser son rêve, ils l'ont disputé si fort qu'il se jura qu'un jour, sa maison serait entièrement bleue, d'abord parce qu'il adore cette couleur, ensuite parce que son père n'avait pas à le taper. D'ailleurs, si les enfants choisissaient leur prénom, il aurait pris volontiers "assouro", ou "sifa". Mais au lieu de ces mots envoûtants, papa et maman ont préféré lui donner le nom d'Amario. Il aime beaucoup la sonorité "s", ça lui fait penser au doux sifflet s'échappant parfois de la maison de ses voisins, les Niebieski, de braves gens ayant fui il y a neuf mois les conflits orango-vert dans leur pays. Ils s'entendent avec tout le monde, sauf avec leurs propres voisins. Ils ont un état d'esprit plus ouvert que n'importe quelle autre couleur, et ils ont transmis le bonheur de la diversité à leur fille, répondant au nom de Sinie, en hommage à sa grand-mère. Amario et elle se considèrent comme les meilleurs amis, même si lui espère un peu plus.

Chaque jour, il observe avec douceur ses yeux, d'un bleu dans lequel il pourrait se noyer. Chaque jour, il la retrouve, elle et ses amis, pour traîner ensemble. Il y a d'abord Rose, sa meilleure amie, Braun, le petit copain de cette dernière, et enfin Midori, une de ses camarades de classe. Amario se retrouve souvent seul avec Sinie, les autres sachant son petit secret. Malheureusement, il ne peut pas la toucher, de peur que le vert naissant de ce geste sur sa peau ne parte pas, ou du moins après plusieurs lavages intensifs. Mais comme il dit toujours: "Mieux vaut ça que de ne pas pouvoir la voir".

Le courant passe de mieux en mieux entre les deux tourtereaux, et Sinie tombe peu à peu amoureuse de son meilleur ami. Elle sait qu'elle ne devrait pas, que cela va attirer de sérieux problèmes si les parents d'Amario apprennent ne serait-ce l'amitié entre leur fils et elle. Ils le battraient, c'est sûr. Pourtant, elle adorait caresser ses cheveux couleur blé durant des heures. Mais elle veut le protéger, même si elle doit faire le dur sacrifice de renoncer à ses sentiments. Comme tous les jours, ils se retrouvent après les cours pour faire une bonne partie de leurs devoirs. Devant un problème compliqué en maths, elle

l'aide volontiers, contre une correction de ses fautes en français. Ce jour-là, tous deux ont à faire de l'histoire. Elle le regarde réciter son cours, obnubilée par ses lèvres. Puis, sans penser aux conséquences, elle s'approche et les embrasse doucement.

Ce baiser, Amario se le rappellera toute sa vie. Sinie s'écarte, confondue. Ils se regardent, le rose aux joues. Puis sa nouvelle copine se met la main à la bouche quand elle aperçoit celle d'Amario, pâle. Elle lui tend son miroir de poche pour qu'il regarde de lui-même. Il n'arrive pas à y croire. Sur ses lèvres se trouve une tache de vert, juste à l'endroit où Sinie a posé ses lèvres. Il essaye de l'enlever par tous les moyens, sans succès. S'en suit alors un grand nombre de scénarios dans sa tête ou ses parents découvriraient cet interdit. Sa peau devient tellement claire qu'il doit s'allonger un peu.

Elle savait qu'elle ne devait pas le faire, mais son coeur a pris le dessus. Reste à se présenter aux parents de son copain et de leur expliquer combien il compte pour elle. Amario se lève lentement, et part la tête baissée vers sa maison. Elle ne peut pas le laisser comme ça. C'est de sa faute s'il est dans cet état. Elle le retient par le bras, créant une nouvelle tache, bien plus visible cette fois. Elle le lâche presque aussitôt, la vue brouillée par les larmes. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne rien faire. Alors, elle le laisse partir vers une sanction inévitable.

Amario est allongé dans son lit, son oeil gauche gonflé par le coup de son père. Il ne veut plus parler à ses parents s'ils ne comprennent pas la beauté de la diversité des couleurs. Sa mère entre dans sa chambre, ferme la porte et s'assied sur son lit. Il n'entend pas sa morale. Il ne l'entend plus. Il est absorbé par le fait de s'enfuir loin, très loin de cette ville, avec Sinie. Mais cette pensée ne va jamais aboutir. Sa mère sort enfin de la chambre, après une ultime violence. Il ne sait pas comment arrêter cet enfer, arrêter d'être jaune. Il aperçoit la crosse de son arme, cachée illégalement le jour de ses quinze ans. Il a déjà pensé à en finir une bonne fois pour toute, quand ses parents le battaient quand leur disait qu'il était bleu. Il prend le pistolet, la clé d'une sérénité à jamais. Il pose le canon sur sa tempe, il l'a déjà fait des centaines de fois, sans jamais appuyer sur la gâchette. Pourtant, l'instant d'après, un coup sec se fait entendre, et un corps s'effondre dans la maison des Gelb.

Autres textes remarquables par le jury :

Andréane Bérnard (6^{ème} collège de Cluny)

Création

« Avant la séparation du ciel et de la terre régnaient le chaos, le vide, l'obscurité et les profondeurs insolubles de l'océan primitif. Du chaos sortit l'œuf originel, l'œuf de l'univers », puis de l'œuf sortit le Lion.

Il était majestueux, grand, avec un pelage doré, un regard bleu perçant, une crinière éblouissante, une queue aussi longue qu'une rivière, des pattes douces et une générosité à nulle autre pareille.

Il commença à inventer une vaste plaine vierge grâce à sa force mentale et à ses pouvoirs surnaturels.

Ensuite, il disposa sur l'ensemble de la plaine les profondeurs insolubles de l'océan primitif qu'il avait transformé en eau pure, rosée et cristalline.

Mais il trouvait encore le monde triste, sombre et ténébreux même si l'eau égayait un peu cet univers morose.

Lion créa une source de lumière et d'énergie bleutée qu'il appela « Soleil ».

Un jour, il voulut poser la patte sur terre mais ce n'était qu'une vaste étendue d'eau alors il fit trembler cette terre vierge et fit sortir des montagnes, des collines, des volcans, des plaines et des îles harmonieuses.

De plus Lion voulait de la vie, alors il créa une sorte de chose étrange qui fleurissait et il l'appela « fleur » et fit ensuite des « arbres », des sortes de fleurs plus grandes avec des bras s'étirant vers le ciel et des doigts s'enfonçant dans le sol.

Mais il se dit qu'il fallait d'autres végétaux entre ceux-là. Alors il créa l'« herbe » juste des brins orange, doux, pour s'allonger dessus pendant les beaux jours.

Enfin, il désirait quelque chose d'encore plus vivant, quelque chose qui lui ressemblerait et donc il créa les « animaux », à son image, il les fit bons, respectueux, soudés et beaux.

Lion était très content de lui, le monde qu'il avait créé était peuplé d'animaux meilleurs les uns que les autres, si bons que la haine, la colère et la violence étaient aux oubliettes, un monde parsemé de fleurs multicolores, plus colorées les unes que les autres, d'arbres majestueux et élégants, un monde tapissé d'herbes douces, douces comme la caresse d'une mère, un monde rempli d'une eau rosée, cristalline, pure, pareille au cristal de rose, et baigné d'une lumière produite par un soleil plus chaleureux et lumineux que nul autre.

Aucune chose mauvaise n'existait dans ce monde sublime et chaleureux.

Charlotte Denhaut (5^{ème} collège de La Chapelle de Guinchay)

Le printemps en couleurs

Les abeilles aiment les fleurs vermeilles
Les prés de cette vallée sont marbrés.
Les groseilles se dégustent sur l'île des merveilles
Tout comme des bananes flambées
A l'orée de la forêt, tout est vert
Et jolies sont les primevères.
Le doux parfum dans l'air
Fait sortir les vers de terre
Les rayons jaunes réveillent la faune,
Les fruits orange les mésanges.

Mais soudain arrive le cyclone
Il dérange toute la grange
Le blanc des grêlons recouvre les champs,
Fuchsias comme les lilas,
Qui forment un rang
En dansant la samba.
Dorés comme un champ de blé
Où butinent les bourdons
Malgré la rosée et la buée
S'ouvrent les cocons

Lisa Lecard Debard (5^{ème} collège de Cluny)

Saynètes de chats de gouttière

Prologue

La scène se passe à Paris ; sur les toits de Paris. Sur ces mêmes toits, vivent une dizaine de chats de gouttière. Tous un peu menteurs, affabulateurs, certains sont amis, d'autres non, certains sont frères de mamelles, d'autres de sang. Il y a aussi des nouveaux qui viennent de la campagne et sont un peu dépaysés, ou encore des pourris gâtés et des fugueurs. Tout ce petit monde se côtoie et se passe des nouvelles des plus farfelues.

Saynète 1

Minette miaule au-dessus d'un toit. Minette est la chatte du ministre, elle vient toujours faire un petit tour dans le quartier Saint Aubreuil pour annoncer les nouvelles, mais aussi pour se vanter de sa vie parfaite : croquettes de luxe, jardin de deux hectares, 600 m² de demeure, enfin bref ...

Mystique et Belleville entrent en scène. On voit leur minois qui s'illumine au clair de lune.

Mystique : Tiens, tiens, Minette. Que venez-vous nous annoncer ce soir ?

Belleville : Je trouve votre cri bien mélancolique, on a enlevé votre sofa trois places en velours rose ?

Minette : Non, non. Ce n'est pas ça mais la nouvelle est si dure, que j'ai peur de vous l'annoncer.

Belleville et Mystique ensemble : Comment ça ?

Minette : Vous connaissez Corneille la sœur de mamelle de Bellow ? Eh bien, ce Bellow : il a fugué.

Mystique : Mais tout le monde sait qu'il est un fugueur ! Il est certainement chez son frère de sang Crapule à manigancer des sales tours à nous jouer.

Minette : Non, il n'est pas chez Crapule.

Belleville : Et pourquoi donc ?

Minette : Je suis très amie avec Crapule et je suis allée le voir et il m'a dit qu'il n'a plus vu trace de Bellow.

Mystique : Mais bien sûr. A votre agacement, je reconnais l'amour.

Belleville : Reconnaissez qu'il est séduisant ce Crapule.

Minette : Mais qu'insinuez-vous par là ? Arrêtez, vous m'offensez. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'y a plus trace de Bellow depuis deux semaines ! Et que cela inquiète mon amie Corneille.

Belleville : Il n'y a pas d'autres nouvelles ?

Minette : Non et d'ailleurs je crois que l'on m'appelle.

Le maître de Minette : Minette ! Viens manger ton maquereau grillé !

Minette lui répond d'un miaulement et quitte ses deux acolytes.

Saynète 2

*Belleville, Mystique et Cathy la vieille chatte **jaune** du quartier.*

Belleville et Mystique sont deux compères toujours fourrés ensemble. Ils rient des autres mais ne font rien de mal. Ils se livrent parfois à des rixes qui les opposent aux deux autres compères de la région Aigris et Crapule. Ces combats, parfois sanguinaires, marquent de cicatrices les deux compères. Pis encore, dans l'autre clan, Aigris a perdu un œil.

Cathy entre en scène et d'une démarche magistrale s'approche de Belleville et Mystique.

Cathy : Belleville, Mystique. Pourriez-vous me dire où est passée ma fille ?

Belleville : Elle vient de rentrer chez elle. Son maître vient de l'appeler.

Cathy : Ah ! Dommage. J'avais à lui parler. *Instant de silence.* Bien je m'en retourne chez moi. Bonne nuit à vous deux.

Mystique roublard : Attendez ma très chère dame. *Tout le monde l'appelle ainsi dans le quartier.* Votre fille nous a délivré une nouvelle des plus importantes. Vous n'allez tout de même pas rater cela.

Cathy : Une nouvelle dites-vous ? Non, pour rien au monde je ne raterai de nouveaux potins.

Belleville : Alors nous allons vous la conter. Bien, le frère de mamelle de Corneille, Bellow a fugué depuis plus de deux semaines.

Mystique : Et nous l'avons surpris en train de mener grande discussion avec un hippopotame albinos.

Cathy : Un hippopotame albinos ! Mais que veut dire albinos ?

Belleville : Il était **tout blanc** aux yeux **rouges**.

Cathy : Mm Mm. Je vois. Et vous avez surpris des bribes de conversation ?

Mystique : Oui. Ils disaient qu'ils allaient faire une excursion dans la verte jungle amazonienne.

Cathy : Mon Dieu ! Et que s'est-il passé ensuite ?

Belleville : Eh bien, ils sont partis.

Cathy : Ah bon, vous n'en savez pas plus ?

Mystique : Non.

Un miaulement rauque pleure dans la pénombre.

Belleville : Cela sent la racaille par ici. La rixe nous appelle ,Mystique. Bien le bonsoir à vous, ma très chère dame.

Cathy : Bien le bonsoir à vous aussi. *Ils sortent, Cathy seule.* Bon, je vais dormir un peu, à moins que, non. J'entends qu'il vient mon amie Phèdre.

Saynète 3

Cathy appelle, par de petits miaulements, son amie Phèdre. Cathy est vieille, au moins 11 ans, pour un chat c'est énorme, elle est la mère d'Aigris et de Minette. Elle est respectée par tout le quartier. Bien sûr elle est la doyenne. Elle se dit amie de tous mais avec elle, jamais personne n'est à l'abri d'une mauvaise fourberie. Phèdre approche et salue Cathy.

Phèdre : Mon amie ! Comment allez-vous ?

Cathy : Fort bien, mon amie. Dites-moi, avez-vous appris les nouvelles de ce jour ?

Phèdre : Eh bien, j'allais justement en prendre connaissance.

Cathy : C'est bien dommage mais ma fille Minette est déjà passée mais moi qui les ai écoutées, je peux vous les rapporter.

Phèdre : Vous feriez cela pour moi ? *(Elle commence à pleurer)* Vous êtes d'une extrême gentillesse. Je n'ai jamais connu une personne aussi dévouée et douce et ...

Cathy d'un ton sec : Pas besoin de plus ! Cessez de pleurer, et laissez- moi raconter. Le frère de mamelle de Corneille, Bellow, a fugué depuis plus de deux semaines. Belleville et Mystique l'ont surpris en train de parler à un hippopotame albinos, tout blanc aux yeux rouges. Ils conversaient tous deux sur une certaine expédition dans la jungle. Et moi, l'autre jour, je les ai aperçus et je les ai suivis. Nous avons traversé toute la verte jungle. Moi, en cachette derrière eux. Et figurez-vous, un singe volant a commencé à nous pulvériser de bananes plantains. L'hippopotame a mugé. On aurait cru entendre à la fois une vache, un cochon et un cheval dans ce même mugissement. Le singe a pris peur et ,pour se défendre, a lancé : « Je suis un garde de la reine de ce pays. Vous allez me suivre car personne ne passe de l'autre côté de la frontière sans passer l'épreuve de ma maîtresse.» Il menotta, à l'aide de lianes, l'hippopotame et Bellow. Je voulais continuer à les suivre mais une étrange odeur a piqué mes narines.

Phèdre : Laquelle ?

Cathy hystérique : Ne me coupez pas ! C'était un putois qui avait éjecté sa flatulence sur moi. Prise de panique j'ai couru pour rentrer à la ville.

Phèdre : Vous n'avez pas vu la suite ?

Cathy : Non. Et je vous laisse sur ce récit car la fatigue me prend donc je retourne chez moi. Bonne nuit Phèdre.

Phèdre : Bonne nuit à vous Cathy.

Saynète 4

Sur scène, Phèdre, Corneille, Aigris. Plus tard, entrent Aigris et Crapule.

Phèdre est une chatte mélancolique. Sa vie est monotone. C'est la chatte la plus triste du quartier, elle pleure tout le temps. Elle est très émotive. Elle est amoureuse folle d'Aigris. Elle est prête à tout pour le séduire, sa vie est à lui. Toutes les méchancetés sont permises pour évincer sa rivale. Elle veut la faire pleurer pour que sa vie ne soit plus que noirceur.

Phèdre est assise sur le toit d'une petite chapelle de quartier. Elle se lève pour rentrer chez elle, quand elle entend des gloussements puis aperçoit deux silhouettes de chats qui s'entrelacent. Elle s'approche. Phèdre reconnaît Aigris et Corneille.

Aigris : Oh ! Corneille, regarde cette nuit merveilleuse.

Corneille : O ! oui, mon Aigris et ce noir...

Phèdre *qui a le sens des textes* : Fuligineux, peut-être, ou mieux encore glaçant, mieux encore funèbre avec une pointe de mélancolie qui fait luire dans ces ténèbres un destin funeste.

Aigris : Phèdre, mon amie, toujours mélancolique et soucieuse à ce que j'entends.

Phèdre : Il est vrai, mais dites-moi, Corneille, ne devriez-vous pas être dévastée par la disparition de votre frère de mamelle ?

Corneille *agacée* : Je ne veux plus en entendre davantage, Phèdre. Tu es trop méchante envers moi. Partons Aigris, veux-tu ?

Phèdre : Tu ne veux donc pas savoir les nouvelles qui courent sur ton frère ?

Aigris : D'accord, partons.

Corneille ne bouge pas.

Corneille : Quelle nouvelle court sur mon frère ?

Phèdre *pour elle-même* : J'ai touché un point sensible. *S'adressant à Corneille* : Oui.. des nouvelles funestes. Il aurait été arrêté lui et son complice par les forces armées de la reine du French Cancan.

Corneille : Qui est ce complice dont vous parlez ?

Phèdre : Un certain Hippopotame Albinos,... Ils auraient prévu de se cacher dans la jungle après s'être infiltrés chez la reine pour le vol de l'un de ses bijoux les plus précieux.

Corneille : Lequel ?

Phèdre : Un diadème serti d'émeraudes taillées en forme de goutte d'eau.. Ils auraient tenté de le voler, mais ils ont été arrêtés comme je te l'ai dit.

Corneille *Les larmes aux yeux* : Que va-t-il leur arriver ?

Phèdre démoniaque : Ils sont condamnés à mort.

Corneille s'écroule, en larmes sur Aigris

Aigris : Cessez, Phèdre, ne voyez -vous donc pas que vous lui faites du mal ?

Phèdre en pleurs : Et vous ne lui ferez pas de mal , quand vous commencerez à friponner avec d'autres, la laissant seule comme un sac poubelle que vous auriez écorché pour manger ? Répondez-moi.

Derrière eux, entrent Crapule et Bellow, riant à gorge déployée. Corneille se relève ,un sourire illumine son visage.

Corneille *se jetant sur Bellow* : Bellow oh ! Bellow tu es vivant, tu m'as tant fait peur.

Aigris s'adressant à Phèdre: Alors vous nous avez menti ?

Phèdre désappointée : Mais non, il s'est enfui, il s'est évadé !

Bellow *se détachant de l'étreinte de sa sœur* : De quoi parlez-vous, je ne me suis pas évadé, loin de là. Un soir, j'ai voulu observer la tour Eiffel illuminée, et je n'ai pas retrouvé mon chemin , tout simplement. Crapule m'a retrouvé.

Corneille : Regardez comme ses traits et explications sont juvéniles, il n'aurait jamais pu comploter pour un vol chez la reine du French Cancan

Crapule *Pour lui-même*: De quoi parlent-ils ?

Aigris : Mais vous nous avez raconté des salades ?

Corneille *avec dédain* : Cela ne m'étonne pas, mesquine comme vous êtes. Bien mon petit Bellow...

Bellow *coupant la phrase de sa sœur, sur un ton direct* : Pas 'Petit' ,sœur !

Corneille : Pardon frère. Je disais donc que Bellow doit avoir faim et que nous devrions aller nous restaurer tous ensemble.

Aigris *dédaigneux*: Ne vous faites pas d'illusions, Phèdre. Dans « ensemble », Corneille voit Bellow, Crapule, et moi. Vous, vous ne faites pas partie de la liste.

Ils sortent. Phèdre s'effondre en larmes.

Phèdre : Le destin sombre et funeste de ce noir ciel funèbre n'est autre que le mien.

Chloé Martinez (5^{ème} collège de La Chapelle de Guinchay) :

L'Alphabet des animaux

- A** comme l'Abeille qui survole les groseilles
- B** comme la Baleine qui a mauvaise haleine
- C** comme le Cochon très grognon
- D** comme le Dauphin un peu coquin
- E** comme l'Éléphant qui ne se brosse pas les dents
- F** comme le Faon qui va aussi vite que le vent
- G** comme le Guépard qui dort près d'un phare
- H** comme le Hibou qui chante à Marabout
- I** comme l'Iguane qui se balance sur une liane
- J** comme le Jaguar qui met partout le bazar
- K** comme le Koala qui grimpe sur un épicéa
- L** comme le Lapin pas super malin
- M** comme le Manchot croyant être le plus beau
- N** comme le Narval qui danse très mal au bal
- O** comme l'Ours qui aime bien faire la course
- P** comme le Panda qui fait un tel brouhaha
- Q** comme le Quetzal avec sa couronne royale
- R** comme le Renard qui joue bien au billard
- S** comme le Serpent qui est malvoyant
- T** comme la Tortue Galápagos qui a un carrosse
- U** comme l'Urubu qui porte un tutu
- V** comme la Vache qui coupe des arbres avec une hache
- W** comme le Wallaby qui adore visiter les abbayes
- X** comme le Xérus qui étudie le russe
- Y** comme le Yack qui a fait une crise cardiaque
- Z** comme le Zébu qui aime être barbu

Louise Favre (4^{ème} collège de La Chapelle de Guinchay)

L'alphabet

Cléa marchait sur le chemin de l'école, ne pensant à rien. D'habitude, certains élèves de son école passaient devant elle sans se soucier d'elle. La jeune fille n'avait pas beaucoup d'amis et c'est pourquoi elle se retrouvait souvent seule. Aujourd'hui, elle était en retard et elle courait. Il pleuvait, ses cheveux étaient trempés et le trottoir était glissant. Il n'y avait personne dans la rue. Tout à coup, elle trébucha et s'étala de tout son long. Cette fois, elle était vraiment trempée. Elle se releva avec difficulté et regarda derrière elle. Il y avait un livre. C'était à cause de lui qu'elle était tombée. Intriguée, elle le ramassa, le mit dans son sac et continua sa course.

Arrivant au collège, Cléa fut soulagée de voir que tout le monde était dans la cour et que personne n'était allé en cours. C'était un mardi et elle commençait par une heure de permanence. Elle sortit le livre de son sac et s'enferma dans les toilettes pour le regarder à l'abri des regards. Elle observa la couverture, aucun titre ni aucune écriture n'y étaient inscrits. Dès qu'elle l'ouvrit, elle fut surprise de trouver toutes les lettres du livre mélangées. C'était comme un alphabet dans le désordre. Malgré son aspect étrange, ce livre l'attirait irrémédiablement. Elle était comme envoûtée par cette spirale de lettres. Elle fut soudain tirée de son hypnose par la sonnerie de l'école. Elle rangea hâtivement le livre parmi ses cahiers et se dépêcha de rejoindre sa classe et surtout Lola, sa meilleure amie, au fond du rang. La pluie s'était arrêtée pour laisser place à un ciel bleu clair sans nuages. Cléa ne parla pas du livre à Lola. Elle avait envie de le découvrir seule.

À midi, après avoir mangé, Cléa s'enferma de nouveau dans les toilettes afin de déchiffrer quelques pages. Durant toutes les heures de cours, elle n'avait cessé de penser à ce livre. Elle ne pouvait se passer de le regarder. C'était comme une drogue. Elle l'ouvrit et se replongea dans sa spirale de lettres. Elle en remarqua une plus grande que les autres. Elle la regarda attentivement puis remarqua que toutes les lettres grossissaient pour passer en trois dimensions et former un tourbillon autour d'elle. Incapable de bouger, elle resta immobile au milieu de cet alphabet dansant.

Soudain, ses pieds se décollèrent du sol et plus les secondes passaient, plus elle s'élevait haut. Elle vit ses mains briller puis ses pieds et enfin tout son corps. Elle paniquait et n'arrivait plus à redescendre. Elle n'arrivait pas à hurler ni à demander de l'aide ; les mots restaient coincés au fond de sa gorge. Quelques secondes après, elle s'évanouit et disparut.

Quand elle recouvrit ses esprits, Cléa avait la tête posée sur une page d'un livre. Elle remarqua que cette page ressemblait à celle de son livre, toutes les lettres étaient mélangées. Elle se pinça pour revenir à la réalité. Voyant que rien ne changeait autour, elle recommença mais plus fort. Comme rien ne se passait, elle se frappa, se gifla, mais en

vain. Elle n'était plus sûre de rien... Rêvait-elle ? Était-elle dans la réalité ? Plutôt sombre la réalité... Elle était terrorisée et ne savait plus quoi faire. Les larmes lui brouillèrent les yeux et ses jambes flageolaient. Elle dut s'asseoir et, épuisée, sombra dans un profond sommeil. Celui-ci fut agité par de terribles cauchemars. En même temps qu'elle rêvait, elle espérait sortir de ce monde de terreur.

Malheureusement, lorsqu'elle se réveilla, elle était exactement là où elle s'était couchée. Elle réfléchit et décida de suivre les conseils de sa mère. Il fallait faire « *une seule chose à la fois et dans un ordre intelligent* ». Elle décida tout d'abord d'explorer cet endroit. Elle regarda à l'horizon pour ne voir rien que du noir et rien d'autre. Sous ses pieds se trouvait le livre et en dessous, encore du noir. Elle commença à redouter ce vide absolu. Que se passerait-il si elle tombait ? Elle préféra repousser cette sombre pensée de son esprit pour se concentrer sur les lettres. Elle ne voulait pas rester coincée ici pour toujours, il fallait qu'elle trouve un moyen de sortir. D'ailleurs, elle ne tiendrait pas très longtemps sans nourriture et eau. Elle alla à l'extrémité du livre et prit le coin de la page pour tenter de le refermer et de l'étudier du début. En effet, depuis hier, elle n'avait regardé qu'une seule et même page de ce manuscrit. Elle se mit à observer les lettres de plus près. Toutes semblaient mélangées. Mais peu à peu, elle remarqua que les lettres semblaient suivre un code précis : A, C, B, D, E, G, F, H... Chaque lettre était suivie de la deuxième et repartait à celle d'avant. Elle essaya de toucher une des lettres et dès que son doigt effleura la lettre T, celle-ci s'éleva et suivait son doigt. Cléa la replaça là où elle devait être, entre le S et le U. Elle fit de même avec toutes les lettres du livre.

Après un long moment de ce travail fastidieux, le livre se referma et un trou coloré se forma sous ses pieds. Cléa n'eut pas le temps de réagir et tomba à l'intérieur. Sa chute dura longtemps, longtemps, sans qu'elle puisse s'arrêter. De plus, il n'y avait aucun paysage dans ce plongeon. Juste du noir et rien d'autre. Parfois, il y avait des variations de couleurs ou quelques lettres fluorescentes qui passaient. Elle n'avait plus peur et cela devenait finalement monotone.

Après quelques longues minutes d'ennui permanent, elle tomba sur un autre livre. Mais elle se rendit compte qu'il n'y en avait pas qu'un seul, mais des dizaines, des centaines, des milliers ! C'était impressionnant, un monde de livres.

Elle regarda celui qui était en dessous de ses pieds et remarqua qu'il était aussi mélangé que celui qu'elle venait de « réécrire » juste avant. Elle essaya de retoucher les lettres pour les déplacer et remettre le livre en ordre. Évidemment, cela marchait ; mais le livre étant beaucoup plus gros, il lui fallut au moins deux fois plus de temps. Elle commençait à se demander où cela la mènerait, si elle pourrait un jour rentrer chez elle. Elle repensa à ce qu'elle avait vécu et elle eut envie de pleurer.

Soudain, un autre trou se forma et encore plus rapidement que celui d'avant. Elle tomba et sa chute fut encore plus rapide que tout à l'heure. Elle était terrifiée à l'idée de

s'écraser sur une route ou un sol dur. Elle pourrait être gravement blessée ! Heureusement, sa chute fut ralentie et elle atterrit tranquillement devant chez elle. Elle se demanda comment elle avait pu voyager entre deux mondes. Était-ce par la pensée ? En se concentrant de toutes ses forces et en pensant au monde des livres, le trou noir apparut. Elle atterrit sur le même livre où elle était partie. C'était assez pratique de pouvoir se téléporter alors qu'il y avait tant de livres à reconstituer !

Elle retourna chez elle. La nuit tombait. Elle était devant sa maison et se décida à entrer. Mais que diraient ses parents ? A cause de ce livre, elle était « partie » du collège et c'est comme si elle avait séché les cours ! Il fallait trouver une excuse et puis cela faisait deux heures au moins qu'elle devait être rentrée... Elle fit demi-tour. Cléa était assise sur un banc dans un parc. Elle réfléchissait... Après tout, elle avait toujours été seule et n'aimait pas beaucoup ses parents. Elle pourrait toujours voler de la nourriture ou de l'eau... Mais pour l'instant, elle avait besoin de marcher. C'était l'été et la nuit était chaude. Une légère brise soufflait. D'habitude, Cléa avait peur de la nuit ; les légendes sur les monstres qui n'apparaissent que la nuit la terrifiaient... Mais là, elle se sentait bien et libre ! Oui, elle aimait être seule et faire sa propre vie. Elle prit sa décision.

Dix ans ont passé désormais, dix ans que Cléa essaie de reconstituer les livres. Elle a définitivement abandonné son ancienne vie ; elle est comme disparue. Comme le monde des livres ne comporte ni nourriture ni d'eau, elle se ravitaille dans des villes de l'autre monde par-ci, par-là... Elle dort et vit principalement dans le monde des livres, la solitude ne la gêne pas... Elle apprécie cette nouvelle vie et ne la changerait pour rien au monde. Les livres reconstitués disparaissent au fur et à mesure et viennent se ranger tranquillement dans les bibliothèques du monde entier. Celui-ci est à présent plus riche en lettres et en culture littéraire. Chaque fois qu'un livre apparaît à nouveau, c'est qu'il n'est pas assez bon pour être publié.

Cléa s'occupe de tous les livres. Elle ne les choisit pas en fonction de ses goûts. Elle est à présent immortelle et continue de réécrire les livres désordonnés dans le monde des lettres.

Justine Marceddu (3^{ème} collège de Bourbon Lancy) :Le Mouton

Avec mes petites bouclettes

Beaucoup de gens me regardent

Ce n'est pourtant pas très poli,

De regarder les gens comme ça

Et pourtant ils ne savent pas

Faire les choses discrètement

Gardien de la moquerie qu'ils sont...

Honteux pour mon image,

Impressionné par le jugement des autres,

J'ai l'impression d'être du

Kaolin blanc.

L'homme est très fragile

Mais moi, je reste courageux

Ne pas se laisser abattre !

Ondulé... Je me dis

Peut-être

Que si j'étais né autrement,

Rien de tout cela ne serait arrivé,

Secrètement harcelé par mes camarades

Tandis qu'ils continuent de jour en jour et par conséquent,

Ultrasensible, je suis devenu

Vaguement perturbé

Week-end, tu me sauves

Xylène peut-être me sauveras-tu aussi ?

Ypérite : mon quotidien est comme ce gaz toxique.

Zen, je dois rester zen et silencieux car après tout, je ne suis que Le Mouton.

Lila Rollet (3^{ème} collège de La Chapelle de Guinchay) :

La guerre des couleurs

Je m'appelle Rose, je suis née le 4 juillet 1930 et je vais vous raconter mon histoire.

Je suis née la dernière, mon frère jumeau, Louis, était né quelques minutes avant moi. Nous avons un frère aîné, Jean, qui, à l'époque, était âgé de 6 ans. Ma mère était très contente d'avoir une fille au milieu de tous ces garçons! Mon père, Lucien, était un homme d'affaires mais plutôt discret. Il travaillait dans une entreprise de grande couture et j'étais fière de lui! Ma mère, Marie, quant à elle, restait à la maison pour s'occuper de nous et nous regardait avec de yeux d'amour toute la journée. Qu'est-ce qu'ils s'aimaient tous les deux! J'ai grandi autour d'une merveilleuse famille qui me choyait. Je m'entendais très bien avec mon jumeau, et mon frère aîné était toujours là pour nous protéger. Nous étions également les rois et reines des bêtises ce qui valait à maman des grosses colères parfois...

Les Noël en famille, ils étaient fameux! Les chaussettes écrites à nos noms qui étaient suspendues sur la cheminée, les chocolats chauds et les biscuits de Grand-mère. Nous déballions nos cadeaux puis étalions nos trésors devant nous, triomphant de joie. Chaque année, je recevais tout plein d'amour et en redemandais pour l'année suivante. Je me rappelle du Noël 1935, j'avais demandé une poupée et je l'avais eue, c'était mon père qui avait rapporté les tissus de son entreprise, et ma mère qui l'avait conçue. J'étais aux anges et j'avais nommé ma poupée Anne. Ce souvenir est heureux, n'est-ce pas? Mais j'ai oublié de vous dévoiler un détail qui a pourtant changé ma vie. Je suis juive.

En 1935, les couleurs étaient toujours présentes. Nous, les juifs, étions comme tous les autres, ordinaires. Nous étions tous semblables et nous n'avions pas de problème à se lier d'amitié avec d'autres enfants n'ayant pas la même religion. Mais Hitler a changé l'Histoire.

Paris, la capitale de notre si beau pays, était toujours aussi vivante, et les habitants, joyeux et chaleureux. Notre appartement se trouvait dans le 2^{ème} arrondissement. Il possédait un certain nombre de vieux meubles poussiéreux. La chambre de Louis et moi se trouvait au fond d'un couloir, derrière une porte que l'on voyait à peine.

A l'école, j'étais plutôt bavarde si bien que j'étais retenue à plusieurs reprises après la classe, mais cela ne me dérangeait absolument pas parce que mes amis étaient là. Pour moi, la présence d'une quelconque amitié était très importante, elle me redonnait le sourire lorsque j'étais triste où bien quand Papa partait des mois entiers pour aller signer un contrat de la plus haute importance. Cette amitié, c'était la seule règle de vie que je respectais. Ma voisine, Violette, était une de mes meilleures amies avec qui je pouvais tout

dire même mes pensées les plus extravagantes. Elle était la première pour m'entraîner dans ses fourberies!

L'année 1935, c'était une année politiquement très mouvementée, même si je me moquais fortement de ce que l'on appelait la politique. Je n'y comprenais rien, et ne voulais pas savoir, mais les adultes en parlaient beaucoup, alors je me disais que cela devait être important. J'avais raison, à la radio, on parlait de la loi de Nuremberg, une loi qu'Adolph Hitler avait mise en place. Maman ne l'aimait pas cet homme-là, elle l'appelait « le grand méchant loup ». Un jour, maman nous avait cousu une petite pièce de tissu jaune sur nos vêtements. J'ai demandé:

«Qu'est-ce que c'est?»

Une étoile jaune, avait-elle répondu sèchement.

-J'ai bien vu, mais à quoi sert-elle?

-A montrer ta religion.

-Pourquoi est-elle de cette couleur ?

Tu as fini ton interrogatoire? Tu ferais mieux de t'y habituer, le jaune sera omniprésent pendant un long moment, crois-moi.»

Pourquoi pas du bleu? Du gris? Je ne comprenais pas, Jean n'avait rien voulu me dire. Lorsque je suis arrivée à l'école avec mon étoile jaune brodée, mes camarades me regardaient d'un œil mauvais, comme s'ils allaient me détester toute ma vie parce que j'avais une étoile jaune. Ce jour-là, Violette n'était pas là. Personne ne me parlait mais tout le monde me regardait. J'étais étonnée que personne ne porte cette couleur à l'école qui pourtant était de partout: dans les rues, dans les cinémas, dans les parcs...

Je pensais que cette journée était la pire que j'allais vivre. J'avais été humiliée par mes camarades et même par mes amis, ma plus grande peur était arrivée: j'étais seule.

Peu de temps après, les Juifs étaient méprisés, rejetés par la population. A l'entrée des parcs, il y était écrit: INTERDIT AUX CHIENS ET AUX JUIFS. Nous n'avions plus le droit d'entrer dans les cinémas et d'autres lieux trop publics, les gens croyaient qu'on était contagieux et ne voulaient pas s'approcher de nous à moins de quelques mètres. Tout était devenu différent et mes parents se disputaient à propos de la nouvelle guerre. Oui, une nouvelle guerre allait éclater et nous, les Juifs, étions en danger. Mais...je n'étais qu'une enfant, nous ressentions peu ces événements miséreux car nous étions protégés par notre famille, même les nouvelles les plus alarmantes ne nous atteignaient pas.

Un jour de novembre 1937, ce doux poème qui suivait ma vie, cessa. Ma mère commençait petit à petit à tomber malade, elle s'affaiblissait, et le rose qui suivait toujours ma défunte mère disparaissait lui aussi. Quel malheur! Tout devenait de plus en plus

sombre et même les étincelles qu'avait maman dans les yeux lorsqu'elle nous regardait, n'y étaient plus. Mais la vie continuait et je ne pouvais pas empêcher la maladie d'emporter Maman.

Quelques mois plus tard, elle s'envola avec les anges et j'espérais qu'elle resterait avec nous pour toujours. J'avais raison, toute ma vie, elle était dans un endroit dans lequel, seules les personnes les plus importantes pour moi pouvaient entrer: ma mère est restée dans mon cœur, pour toujours.

Avant de nous quitter, elle m'avait confié un carnet, pour que je puisse y raconter toutes mes peines. Un journal intime.

Il est vrai que cela me plaisait de m'évader quelques moments de ce monde de misère. Peut-être que le rose reviendrait, lorsque je me mettrais à écrire sur ce joli journal en cuir marron, aux pages vieillissantes. Je me languissais de pouvoir poser ma plume dessus, mais qui s'intéresserait aux écrits d'une fillette de sept ans?

Les jours défilaient et la vie devenait de plus en plus incertaine pour nous... nous n'avions plus un sou en poche, et les jours sans la femme qui avait donné naissance à mes frères et moi devenaient plus durs et chaque petit obstacle, nous étions obligés de les surmonter pour survivre. C'était le début du combat, mais seulement le début, car les années qui suivirent seraient insoutenables, horribles si je puis dire. Nos vies se décoloraient petit à petit.

C'est en plein hiver de 1942, une nuit orageuse et sombre que l'enfer a démarré. Suite à une dénonciation faite à la Gestapo, un grand camion blanc s'est arrêté devant l'immeuble familial, et dans la pénombre, trois hommes ont marché d'un pas déterminé droit sur l'entrée principale. Tout le monde était réveillé par les bottes qui tambourinaient sur notre parquet, sauf Louis et moi, qui dormions profondément. Jean, réveillé le premier, crut d'abord à un cambriolage mais il aperçut l'uniforme des hommes qui montaient déjà les escaliers. Mon frère alla vite réveiller notre père, mais ils n'eurent pas le temps de se cacher car les hommes avaient déjà franchi la porte. Les frisés retournaient l'appartement à notre recherche. L'un d'eux arracha mon jumeau de son sommeil puis l'autre me tira le bras pour me faire tomber à terre afin que je sois ainsi réveillée. A ce moment précis où je me suis retournée sur Louis, où nos regards se sont croisés, je n'avais jamais vu une telle inquiétude dans les yeux de mon frère, quelque chose s'était brisé en lui. Les hommes sans cœur nous dirent alors:

«Prenez le plus important et suivez-nous, maintenant!»

Je ne pensais pas qu'une simple phrase pouvait me faire autant de peur, alors j'ai immédiatement exécuté les ordres. Je tremblais à chacun de mes gestes et mes yeux se remplissaient de larmes. Je n'ai pris que l'essentiel: deux pulls, deux sous-vêtements, une jupe et un manteau mais surtout je ne pouvais abandonner le journal que m'avait laissé

maman. C'aurait été comme si elle mourrait une seconde fois. Ce simple cahier en cuir me permettait de surmonter mes tristesses et d'avoir une partie d'elle avec moi, je ne voulais surtout pas perdre ce qui était peut-être bien devenu l'objet sans lequel je ne pourrais vivre.

Ensuite, après nos bagages faits, nous avons retrouvé mon père et Jean. Nous nous sommes serrés dans les bras, puis il a fallu partir pour une route qui allait nous mener aux Enfers. Autour de moi, à travers mes larmes, je ne voyais plus rien en couleur, le monde entier devenait gris.

Les semaines qui suivirent ne furent plus jamais comme avant. Nous vivions tous les uns sur les autres, mais pourtant, je me sentais plus seule que jamais. La solitude... quelle couleur lui mettriez-vous? Personnellement, je dirais bleu nuit, parce que ce n'est pas encore noir mais ça n'en est pas loin.

Déjà plusieurs mois s'étaient écoulés depuis notre arrestation, depuis, nous étions retenus au camp de Drancy. Là, mon jumeau et moi étions ensemble, mais nous n'avions jamais de nouvelles de mon père et de Jean, desquels nous avons été séparés dès notre arrivée. Nous ne savions pas encore que c'était la dernière fois que nous les voyons. Ensuite, tout est allé très vite, nous avons été transférés au camp de Bergen-Belsen. Nous étions terrifiés à l'idée de mourir. Quelquefois, je me demandais si on retrouverait les couleurs quand on mourrait... Je pensais à ma mère, si elle était bien là où elle était, et si elle avait retrouvé toutes les couleurs nécessaires.

Au camp, c'était tout simplement l'horreur, les enfants mourraient les uns après les autres: de faim, de froid ou encore de maladie. Je ne saurais vous dire combien de femmes et d'enfants ont péri dans l'enfer. La puanteur, je n'ai même pas de mots pour la décrire tellement elle était infecte. On a très vite fait l'expérience de ce qu'est vraiment la faim. Autrefois, on avait faim parce qu'on avait loupé le goûter mais celle-ci était différente, nous n'avions qu'un morceau de pain sec par jour et la douleur nous tordait l'estomac toute la journée durant. La vie d'avant me paraissait bien loin désormais. Les cadavres étaient entassés. Bien sûr, nous devions les soulever et les déplacer, tout le monde avait la peau sur les os, de vrais squelettes!

L'état de santé de Louis a commencé très vite à se dégrader fin 1942, il était très faible et l'infirmerie avait déclaré qu'il était atteint du typhus, une épidémie qui s'est très vite propagée.

Je lui chantais des chansons et lui disais que tout allait bien, alors que rien n'allait. Je ne voulais pas perdre mon jumeau, j'avais déjà perdu toute ma famille à cause de la guerre, mais pas mon frère, pas lui. Je ne voulais pas accepter qu'il allait périr lui aussi, je me suis accroché à lui jusqu'à son dernier souffle. J'étais seule, et les seules couleurs présentes dans ma vie étaient le bleu foncé de la solitude et le rouge de la colère. Oui, j'étais en colère contre le monde entier de m'avoir arraché mon frère. Puis, je me suis

raccrochée à nos souvenirs d'enfance et j'ai gagné une lueur d'espoir, cette petite lumière blanche qui me guidait. Je me suis dit que j'allais m'en sortir, mais cet espoir fut de courte durée. J'appris, par une infirmière, qu'ils avaient envoyé mon père et Jean dans une chambre à gaz. Il n'y avait plus la moindre lueur blanche, je n'étais plus en colère mais j'étais dévastée. Je m'affaiblis encore un peu plus, je ne pouvais m'accrocher à rien ni à personne.

Toutes les dernières couleurs disparurent au fur et à mesure que mon état se dégradait. Je venais juste d'avoir douze ans, et je vivais mon anniversaire dans la souffrance. Qui voudrait d'une telle vie? Pourquoi nous, les juifs, nous devons subir tout ça? Je ne pus jamais avoir la réponse à la question que je me posais depuis si longtemps. Parce que nous sommes différents, c'est ça? C'en était fini pour moi, du moins, c'est ce que je pensais. Il n'y avait bientôt plus de rouge et ni de bleu foncé, ni aucune autre couleur parce que j'avais mal, mon cœur avait été dévasté. Pourtant, quelque chose en moi me disait de ne pas abandonner, alors j'ai décidé de me battre, car j'ai compris que ma famille et mes amis n'auraient pas voulu que j'abandonne aussi facilement la moindre petite chance de construire une nouvelle vie. Il a fallu que je lutte de toutes mes forces pour honorer ma famille, et pour que les futures générations ne manquent pas d'amour.

Camille Treuillet(3^{ème}, collège de Cluny) : Des camps et des couleurs

Les guerres commencent toujours sans bruit. La mienne avait commencé avec Grace Summer. Elle avait été la première à mourir, la première de ma classe en tout cas.

Un mois plus tard, la moitié des élèves étaient morts, et sans savoir pourquoi j'avais survécu. C'est comme ça que tout avait commencé. Notre gouvernement n'avait pas peur des morts ou du vide qu'il laissait derrière lui. A ce rythme, il n'y aurait bientôt plus aucun enfant nulle part. Soit tu mourais, soit tu finissais dans un camp. Ces camps ressemblaient un peu à des prisons. Il y avait cinq ou six énormes bâtiments, peut-être plus, ou peut-être moins, je n'en savais rien. On arrivait dans des bus jaunes, il y en avait beaucoup dans la cour du camp. Dans chaque bus, il y avait une trentaine d'enfants, tous très jeunes. Pour ma part je n'avais que dix ans.

On nous faisait passer un examen dès notre arrivée, dans une salle peu accueillante. Elle était très sombre, avec une seule fenêtre de taille moyenne et des barreaux, un peu comme une prison. Il y avait un lit, un gros ordinateur posé à côté ainsi qu'une étagère avec un flacon et une seringue.

“Je m'appelle Ruby Low, je ne suis pas malade” répétais-je sans arrêt au médecin. Celui-ci me répondait que si, que j'étais une survivante de la maladie. Puis il me posait des questions dont celle-ci : « quelle est ta couleur ? ». Naturellement je répondais que j'étais noire, c'était ma couleur de peau. Il riait, je ne comprenais pas pourquoi. Il m'expliqua alors que tous les enfants avaient une couleur attribuée lors de leur arrivée au camp. Ces couleurs désignaient le trouble dont chaque enfant était atteint. Il m'avait placée sous une grosse machine blanche avec une sorte de laser rouge qui visait mon front. Je ne bougeais pas. J'étais dans l'incompréhension totale. Le laser s'était éteint et je vis le visage du médecin se décomposer. Il semblait surpris. Je pouvais lire sur un feuillet qu'il tenait la définition de ces couleurs : la verte était celle des intellectuels, le bleu était pour ceux qui avaient un pouvoir de télékinésie, et l'or à ceux qui contrôlaient l'électricité. Mais ce n'était pas tout. Il restait deux couleurs : rouge et orange, pour les enfants les plus dangereux, qu'il fallait absolument “exterminer”. Comme ce jeune homme, abattu sous nos yeux d'enfants terrorisés. Il devait sûrement être un rouge ou un orange. Le médecin avait pris une seringue contenant un produit qui permettait de tuer instantanément.

Le nom de ce produit était ridicule ; “tueurs d'enfants”. Trop simple comme dénomination. Son inventeur ne s'était pas cassé la tête, il devait être stupide et méchant. A quel moment dans la vie, on se dit “Et si je créais un produit qui pourrait tuer les enfants instantanément” ; il fallait être complètement fou ! Soudain, il m'attrapa le poignet. Par peur ou par réflexe, j'empoignai le sien. Par ce simple contact, je réussis à prendre le contrôle de sa pensée et à le convaincre de me mettre parmi les verts. Je ne comprenais pas comment j'étais arrivée à faire cela. Serais-je une rouge ? Ou bien une orange ? Le garçon avait été abattu pour avoir réalisé la même chose sur un officier. Est-ce que j'avais acquis ce pouvoir moi aussi ? Je n'en savais rien.

Dans les camps, on était séparés par couleur. Vert, bleu, or. Les verts allaient dans le bâtiment A, les bleus dans le B et les or, dans le C. On était à peine nourris. On avait interdiction de regarder dans les yeux, et de répondre sur le champ aux gardes qui nous surveillaient. Mais il n'y avait aucun rouge, ni orange, sauf moi. Alors que nos capacités avaient été révélés au grand jour, je devais absolument cacher les miennes, dans l'obscurité, au risque d'être tuée. Les mois passaient sans que j'eusse une réelle notion du temps.

Et un matin, l'un des docteurs, MaydBe, c'était comme ça qu'elle s'appelait, Kate MaydBe devint ma sauveuse. Elle était grande avec des cheveux longs et bruns. Elle m'examinait lorsqu'un garde vint la chercher. Derrière des documents, elle m'avait laissé un message : “ Ils savent que tu es une orange et ils vont te tuer. Si tu veux vivre, attends-moi dans la chaufferie. ” Sur ce bout de papier, une petite clé était attachée. Cette clé servait à ouvrir la porte de la petite salle où j'étais enfermée. J'étais stressée. Ils avaient déclenché l'alarme qui annonçait que la mort approchait. Ils allaient me tuer. Prise de panique, je décidai de foncer à la chaufferie et d'attendre impatiemment Kate. Toutefois, je me demandais si je devais lui faire confiance, si j'avais fait le bon choix. Je me persuadais que oui, enfin je l'espérais. Et puis c'était ma seule issue, ma seule chance.

Le temps paraissait interminable quand soudain Kate arriva enfin à la chaufferie. Elle me donna une tenue de médecin, similaire à la sienne, ainsi qu'un badge. Je ne comprenais pas ni pourquoi elle le faisait, ni pourquoi j'en étais là... mais peu importait, ma vie était en danger et je

pense que c'est ce qui m'avait motivé. Je me changeai rapidement, sans broncher. On décida de sortir, parcourant les couloirs à l'affût du moindre bruit, arrivant enfin au parking souterrain, où l'on s'installa dans une grosse voiture noire. Tous les gardes me cherchaient. Le bruit de l'alarme, brillant mes tympans, était insupportable.

La voiture démarra au pas, pour éviter d'attirer l'attention. En regardant discrètement par la vitre, je me rendais compte que Kate s'apprêtait à risquer sa vie pour me faire sortir de ce camp. Un garde qui surveillait la sortie arrêta le véhicule, comme d'habitude. Chaque va et vient était contrôlé. Le garde demanda à Kate qui était la personne au fond de la voiture. Si on me reconnaissait, nous allions nous faire tuer, Kate et moi. Alors Kate, dans un calme absolu, répondit simplement avec son sourire quotidien : "Je suis accompagnée du médecin Stay, spécialiste en neurologie." Elle désignait mon badge. Le garde voulut en avoir le cœur net : vu que le camp était en alerte, il ne pouvait laisser sortir personne. Il demanda alors à Kate d'ouvrir sa vitre en grand afin de mieux me voir. La peur s'emparait de moi...Il fallait agir...et vite. Pendant toute cette période d'emprisonnement, je n'avais exploité mon savoir, mon don ; c'était le moment de le mettre en jeu. Et là, à nouveau, je réussis à contrôler ses pensées. Je lui dis de nous laisser passer et même d'oublier la venue du docteur Kate. Je prenais un risque car je ne savais pas si l'oubli était inclus dans ma pratique du contrôle de pensées... Néanmoins, on ne risquait rien de plus grave que ce qui nous était réservé : la mort.

Je ne comprenais toujours pas comment j'arrivais à le faire, mais je savais que cela fonctionnait. Preuve en était, le garde nous avait laissé passer sans histoire, sans nouvelles questions, ni même de doute. J'étais libre. Enfin je l'espérais sincèrement. Mon apparence me faisait paraître plus âgée que mon âge. Je n'avais que treize ans, ou à peu près, j'avais perdu toute notion du temps lors de mon emprisonnement qui avait accentué les traits de mon visage et assombri mon regard. Je m'accrochais à cette idée évidente : je ne voulais pas qu'ils me reconnaissent car ils me renverraient directement au camp et me tueraient.

Kate continuait de rouler sans parler. Je ne savais pas où elle m'emmenait. Le paysage défilait, j'écarquillais mes yeux devant toutes ces choses que je n'avais pas vues depuis si longtemps. On s'arrêta enfin, et là j'espérais voir du monde, mais la station essence était abandonnée. Les gens étaient tous partis dans les grandes villes et sans enfants pour faire la relève, il n'y avait plus vraiment d'activité économique. Je me changeais lorsque j'entendis quelqu'un. J'entendais une voix fluette, celle d'un enfant. Je regardai tout autour de moi, mais je ne comprenais pas car normalement il n'y avait aucun enfant, plus aucun !! Ce ne pouvait pas être une voix enfantine, je devais juste avoir l'esprit troublé. Pourtant, le doute persistait et le petit son vocal continuait. Il fallait que j'en aie le cœur net. Je m'approchai doucement et avec beaucoup de méfiance de la source de la voix que j'entendais. Je ne révais pas, c'était bien une enfant. Elle était là, assise, apeurée, le regard craintif mais agressif malgré son jeune âge.

A ma vue, voulant partir précipitamment, elle trébucha sur un objet métallique, ce qui provoqua alors une forte décharge électrique. Profitant de mon instant d'inattention à son égard, manifestement surprise par ce qu'elle venait de produire et comprenant qu'elle aussi avait un don, elle en avait profité pour s'enfuir. Je courus après elle. De son côté, Kate était repartie sans même m'interpeller. Toutefois, dans mon esprit, elle restait pour moi ma sauveuse. Je devais continuer sans elle. La fillette courait toujours, jusqu'au moment où elle grimpa dans un petit camion bleu. Je la suppliai de me faire entrer car deux hommes nous poursuivaient. Deux garçons étaient déjà installés. Le camion démarra en trombe, pour nous emmener je ne savais même pas où. Et si, eux aussi étaient des adversaires et s'ils me voulaient du mal. J'espérais que cette idée serait juste stupide. A voir leurs têtes, ils ne donnaient pas l'impression d'être ravis de me compter parmi eux. Zou, c'était la petite fille de la station, parlait sans cesse ; les deux garçons se prénommaient Liam et Charles. Ils me demandèrent de quelle couleur j'étais, alors je leur mentis en répondant que j'étais verte et je n'osais pas leur retourner la question. Tous sortaient d'un camp. On avait donc un vécu similaire mais je ne voulais pas savoir dans quelle catégorie ils se trouvaient, par crainte.

Tout à coup, quelqu'un tira sur la camionnette. J'étais affolée. Je ne comprenais pas ce qui se passait. En fait Jane, c'était ainsi que s'appelait celle qui nous visait, était une chasseuse de primes. Si elle ramenait des enfants dans un camp, et bien elle gagnerait de l'argent. A ce que j'avais pu également comprendre pendant les conversations de mes nouveaux camarades, Liam, lui, était un sauveur. Il avait déjà aidé une centaine d'enfants à fuir sans savoir ce qu'ils étaient devenus. Et même

si certains en savaient davantage, ils ne voulaient rien me dire ; pour eux, j'étais encore une inconnue. Je repensais soudain à Kate, ma sauveuse qui avait dû repartir à la rescousse d'une autre victime des camps. J'aurais aimé la remercier, lui dire à quel point je lui étais reconnaissante... Mes idées se mêlaient dans cet instant de panique où une fois encore nos vies étaient en danger. Le conducteur de la camionnette réussit à semer Jane en utilisant un de leur pouvoir. Il avait, juste par la pensée, réussi à déraciner un arbre du sol et à le mettre sur la route afin de propulser la voiture de Jane dans le fossé. C'est comme ça que j'ai compris. Liam faisait partie des bleus, il avait le pouvoir de télékinésie. Charles appartenait aux verts, un vrai petit intellectuel celui-là, et Zou était dans le groupe de couleur or, elle pouvait contrôler l'électricité, et pourtant elle si était petite, elle était plus jeune que nous. Par la suite j'appris que "EastRiver" était le lieu où ils voulaient aller. Liam me confia que c'était là que tous les jeunes se réunissaient pour ne pas se faire prendre par les chasseurs. "L'insaisissable" était le nom de celui qui gardait "EastRiver" ; personne ne connaissait son identité mais c'était un orange d'après Charles.

Quelques jours plus tard, en fouillant un magasin Charles trouva un livre où il était écrit : "L'insaisissable, EDO" mais impossible de l'ouvrir et d'en connaître le contenu. Charles essaya de multiples combinaisons dans tous les alphabets du monde, rien ne correspondait. Tout à coup, il eut une idée. Les fréquences de la police, c'était ça la clé de l'énigme. Heureusement j'avais un petit poste de radio que j'avais récupéré au fond du magasin. Il fallait régler la fréquence sur 540. Le "E" correspondait à la cinquième lettre de l'alphabet, "D" à la quatrième, et le "O" au chiffre zéro. C'est alors qu'on entendit ce message : "Si tu entends cela, tu es l'un des nôtres. Si tu es l'un des nôtres, tu peux nous rejoindre. Lazy Springs en Virginie"

On partit dès la fin du message, direction la Virginie. La Virginie, c'était là où j'habitais avant, avant que tout ça n'arrive. Je leur avais demandé de me déposer chez moi vu que c'était sur le chemin. Au départ, ils refusèrent. Puis, par lassitude à force de supporter mes supplications, ils finirent par céder. Ils m'avaient déposé devant chez moi. Depuis mon départ, je ne pensais qu'à ce moment, je n'avais qu'une pensée, celle de les revoir. Mais en regardant par la fenêtre, je sentis que c'était une erreur. Je savais ce qu'il allait se passer si je rentrais "chez eux", chez moi. Ils ne se souviendraient pas de moi. Je serais une inconnue. Et tout ça c'était de ma faute. À cause de moi ils avaient perdu leur fille. Et moi-même j'avais perdu ma famille. Nous, les oranges, on avait la capacité de modifier les pensées des autres mais surtout de s'effacer de la vie de quelqu'un. C'est ce que j'avais fait, avant qu'on ne m'emmène dans le camp. Je pris alors la décision de retourner avec Zou, Liam et Charles qui m'avaient attendue, cachés. Ils devenaient mes seuls amis.

Au bout d'une semaine de route, on trouva enfin. "EastRiver" ! C'était incroyable, tous ces enfants. On voyait combien ils étaient heureux d'être là. Mes amis et moi, nous nous dirigeâmes vers le bureau de "L'insaisissable". À notre grande surprise nous découvrîmes que "L'insaisissable" était en réalité Josh Lowell, l'unique fils du président Lowell. Lui aussi était considéré parmi les plus dangereux, parmi les personnes à exécuter, mais il s'était évadé. Tout le monde croyait qu'il était soigné pour cette maladie, en fait il s'était juste enfui parce qu'il en avait assez que son père mente à la presse, expliquant qu'il était guéri, que tous les enfants allaient être guéris, alors que lui, notre président, notre gouvernement avait décidé soit de nous tuer soit de nous exploiter, nous et nos talents, car oui, avec un bon usage, c'était un talent. Josh m'apprit à contrôler les pouvoirs que le virus me donnait.

Et tous les jours de nouveaux enfants arrivaient. On vivait ensemble en harmonie, dans une grande maison, la maison AZ. C'était notre monde à nous, un monde libre, sans adultes...

Mais nous savions que les enfants et adolescents que nous étions allaient grandir et qu'il nous faudrait bientôt quitter la marginalité pour affronter le monde qui nous avait rejetés.

Louisa Bec-L'Horset (seconde Mâcon Lamartine) :

L'assassin

L'officier ouvrit la porte de la cellule et la lumière jaillit au visage de l'homme assis et attaché au sol. Deux autres soldats entrèrent et l'un se pencha vers le prisonnier.

« Allez, parle nom de Dieu. Que s'est-il passé ? »

L'homme à terre ne réagissait pas. Ses yeux étaient fixés sur le sol. Les soldats commencèrent à s'impatienter. La cellule n'était éclairée que par une petite ouverture, protégée par des barreaux, encastrée dans un mur en pierre imposant qui encerclait les quatre hommes. L'homme enchaîné était brun et avait des yeux couleur noisette. Il avait l'air endormi ou saoul et sa barbe semblait ne pas avoir été coupée depuis une semaine au moins. Il portait une chemise qui devait être blanche auparavant mais qui avait à présent les manches tachées d'un rouge sang. L'officier s'approcha du prisonnier, posa sa main sur son épaule et s'adressa à l'homme d'une voix calme et confiante :

« Ecoute Louis, il faut me dire ce qu'il s'est passé maintenant. Allez, raconte-moi. »

Louis leva les yeux, regarda l'homme accroupit près de lui et commença en chuchotant :

« Je vais vous le dire ce qui s'est passé. Mais tout ça, ça a commencé il y a deux ans maintenant. La famille Ducoroy vivait à Paris dans la rue d'Anjou. Monsieur Ducoroy était banquier. La famille vivait au-dessus de la banque, comme d'autres employés de celle-ci, au premier étage dans un appartement assez petit, pourvu de trois chambres donnant sur le parc Louis XVI. N'ayant pas de fils, les parents cherchaient un mari pour leurs deux filles. Jeanne avait 16 ans. C'était la cadette. Une fille assez naïve et simple, toujours prête à aider les autres. Des cheveux presque roux, de grands yeux verts, des tâches de rousseur et un corps un peu potelé ce qui lui donnait un certain charme enfantin. Elle portait souvent sa robe jaune un peu usée par le temps avec un ruban blanc dans les cheveux que son père avait acheté pour l'un de ses anniversaires.

Jeanne était très proche de sa soeur Adelaïde, qui avait dix-huit ans. Elle portait de belles robes rouges dont elle prenait toujours grand soin, et une parure assez imposante qu'avait créditée ses parents. Elle se montrait souvent très prétentieuse et exigeante, et s'imposait toujours devant sa soeur. C'était une fille d'une beauté froide coiffée de grandes boucles sombres et des yeux noirs. Adelaïde se maria, par défaut, quelques mois avant Jeanne avec Simon Beletre, né d'une famille d'ouvrier de père en fils et ami et client de Monsieur Ducoroy. Après quelques négociations entre les deux familles, ils se marièrent au mois de mai dans l'église située dans la rue Faubourg- Saint-Honoré et emménagèrent dans une rue voisine.

Simon était un homme sans réelle ambition, très amoureux de sa nouvelle épouse qui, elle, ne ressentait aucune affection à son égard malgré le fait que le pauvre ouvrier travaillait jusqu'à l'épuisement pour subvenir à ses moindres souhaits. J'ai rencontré Jeanne quelques semaines après. Elle m'a tout de suite surpris par sa gentillesse et sa simplicité.

Nous nous mariâmes au mois de juillet dans la même église que sa soeur et nous allâmes habiter dans la rue Saint-Dominique près de mon travail de haut-fonctionnaire.

Nous habitions une maison assez modeste de cinq pièces. Je me souviens, quand je rentrais le soir, elle m'attendait près de la porte et commençait à me raconter toute sa journée avec un grand sourire. Elle en oubliait même la casserole sur le four. Vous savez, je ne suis pas très bavard mais avec elle c'était différent. Je ne l'ai pas tuée Monsieur, j'en serais incapable, je l'aimais tellement ma femme... »

Louis s'arrêta de parler et plongea à nouveau son regard vers le sol de la cellule. L'officier avait les yeux rivés sur lui tandis que les soldats buvaient du vin, vu l'odeur. Le gradé s'approcha plus près de l'homme à terre et demanda d'une voix rassurante :

« Bon, et après ? Qu'est-ce qu'il est arrivé ? »

Le prisonnier gardait les yeux dans le vide et après quelques secondes, il répondit lentement :

« Après j'ai rencontré Adélaïde. Cette femme froide au regard déstabilisant. Jeanne invitait souvent sa soeur et Simon pour passer un dimanche chez nous. La grisaille était souvent de mise quand elle arrivait, vêtue toujours de la même façon, d'une robe couleur sang, de chaussures lacées et du même ornement serti d'une petite pierre rouge. Je me souviens de son regard si méprisant envers Simon et son sourire qui semblait si parfait en s'adressant à Jeanne qui lui répondait toujours avec tant de gentillesse et d'affection. »

L'homme marqua une légère pause comme pour se rappeler le visage de sa femme avant de continuer :

« Le temps passait, j'ai fini par avoir une augmentation et on engagea une bonne pour aider Jeanne dans les tâches les plus difficiles. Plus Adélaïde venait, plus je la voyais jalouse de sa soeur et de notre vie. On ne vivait pas dans le luxe mais nous ne croulions pas sous des dettes comme le pauvre Simon qui se mettait à boire de plus en plus. Les dépenses excessives qu'il faisait pour acheter de belles robes à sa femme mettaient leur argent à mal et forçaient Simon à faire de nombreux crédits à la banque. Je me souviens l'avoir surpris parfois à essayer de s'introduire dans notre chambre. Des colliers ou des boucles d'oreilles qui appartenaient à ma femme disparaissaient soudainement après qu'Adélaïde fut partie de notre maison. Je voyais dans ses yeux sa haine et sa jalousie qu'elle essayait de dissimuler sous ses sourires angéliques. Je voyais ce que Jeanne refusait de croire : Adélaïde ne donnait aucune affection. Ni à moi, ni à sa soeur et encore moins à son mari. Après plusieurs mois sans nouvelle des Beletre, elle est revenue toute seule, sans Simon. La haine qu'elle lui portait se voyait de plus en plus mais Jeanne s'obstinait à voir en sa soeur un exemple et une femme pleine de bienveillance.

Ce jour-là, elle fut si agréable qu'il en était difficile de penser le contraire. Elles discutèrent toute la journée pendant que je terminais du travail en retard. Quand ce fut le soir, Adélaïde s'éclipsa après le repas pendant une dizaine de minutes puis revint, nous salua et s'en alla rapidement. Nous allions nous coucher quand Jeanne remarqua de la fumée qui s'échappait de la pièce d'à côté. Un feu rouge vif était en train de ravager notre salle à manger. Heureusement pour nous, nous avons réussi à sauver notre maison et la

pièce est presque restée intacte malgré notre table et le plancher brûlés. C'était une évidence qu'Adélaïde avait allumé ce feu mais Jeanne ne cessait de répéter que c'était impossible et que ce n'était qu'un accident. Après cet évènement, je ne voulais plus qu'Adélaïde s'approche de nous, alors j'ai interdit à Jeanne de l'inviter à nouveau dans notre maison. Je n'aimais pas beaucoup lui interdire quelque chose, mais je n'avais pas le choix.

Et puis un jour, tout a changé. Adélaïde nous a invités, Jeanne et moi, à venir passer quelques jours dans la maison de campagne au Havre, une maison qui appartenait à la famille depuis deux générations. Après beaucoup d'hésitation j'ai finalement accepté que l'on s'y rende avec les Beletre. La maison a au moins six pièces et ressemble à une ferme avec sa grange et ses murs en pierres. Elle est située près d'une falaise à l'Est et d'une forêt au Nord. Nous sommes partis en pleine nuit, arrivés le matin sous la brume grisâtre habituelle du Nord de la France et, une fois arrivés et installés, je me suis assis avec Simon autour d'une table et nous avons commencé à boire tandis qu'Adélaïde avec sa robe rouge habituelle si froide et glaçante et Jeanne qui portait sa jolie robe jaune apportant un peu de joie dans cette univers grisâtre, décidèrent d'aller se promener dans la forêt.

Adélaïde ne prenait même plus la peine de sourire et sa morosité permanente pesait dans l'air. Et après, tout devient assez flou. Il faut dire que nous avons beaucoup bu alors je pense que j'ai dû m'endormir. Et puis, quand je me suis réveillé, on voyait par la fenêtre le soleil dont la chaleur était étouffée par la grisaille. J'ai vu Simon qui était à moitié endormi sur la table et Jeanne et Adélaïde n'étaient toujours pas rentrées. Alors je me suis levé, je me suis aspergé d'eau pour me réveiller au mieux puis je les ai cherchés dans la maison, puis à l'extérieur et je suis allé voir dans la forêt mais impossible de les retrouver. Je suis retourné à l'intérieur, j'ai réveillé Simon et puis je suis allé voir à nouveau à l'extérieur. Je n'aimais pas laisser Jeanne trop longtemps avec sa soeur, je sentais bien qu'elle ne l'aimait pas. Et puis j'ai fini par aller jeter un coup d'oeil dans la grange de la maison familiale. Et là, je l'ai vu. Jeanne, allongée au sol, un couteau planté dans le ventre et une larme au coin de l'oeil. Sa belle robe d'un habituel jaune était tachée d'un rouge sang qui s'étendait peu à peu dans les tissus ocres qui couvraient Jeanne. Ses cheveux étaient défaits et son ruban blanc était au sol, sa bouche restait entrouverte et son corps était déjà froid. Elle était raide et ses yeux verts grands ouverts étaient remplis d'un tel effroi que j'en avais la chair de poule. J'aurais peut-être pu la sauver si j'étais arrivé plus tôt... Si je n'avais pas réveillé Simon ou si je ne m'étais pas endormi, elle serait toujours là, souriante et pleine de bonté sans la moindre tache rouge sur le corps. »

Une larme coulait sur la joue de Louis et sa voix devint enrouée par la tristesse qu'il essayait tant bien que mal de dissimuler. L'officier semblait perplexe. Il attendait la suite sans dire un mot. Le prisonnier s'arrêta une minute, un des soldats lui tendit une bouteille, il but une gorgée du liquide qui s'y trouvait et poursuivit :

« Je suis resté un long moment à tenir Jeanne dans mes bras. Mes manches se tachèrent par son sang qui s'écoulait lentement de son corps. Et puis, après voir fermé ses

yeux, j'ai regardé mes mains ensanglantées et là, je me suis souvenu d'elle : Adélaïde. Je suis parti, fou de rage, prêt à tout pour me venger. C'était elle. C'était elle qui avait tué ma femme. Je le savais. Je l'ai cherchée partout. J'ai crié son nom jusqu'à en perdre la voix, j'ai couru jusqu'à l'épuisement mais impossible de la retrouver. Elle avait comme disparu. Je suis retourné à la maison, Simon n'était plus là lui non plus mais je ne m'en préoccupais guère, j'ai pris une bouteille d'alcool et je suis allé près de la falaise, à l'Est de la maison. Je suis resté là, à pleurer, à boire et à crier tout seul face au soleil couvert par la brume, comme un ivrogne dans la rue. Et puis je me suis assis et je suis resté là, sans bouger, sans parler, comme un mort en attendant que Dieu écoute mes prières éperdues et dépourvues de sens. J'ai perdu la notion du temps, j'étais trop saoul pour avoir la moindre idée de l'heure qu'il était. Enfin, j'allais partir d'ici, trouver Simon pour aller en ville et déclarer la mort de ma femme au si grand coeur.

Mais quand j'ai levé les yeux, j'ai remarqué quelque chose dans l'herbe verdâtre. Un bout de tissu rouge, déchiré, était coincé dans une pierre du bord de la falaise. Je me suis levé, je l'ai pris, et en baissant les yeux, c'est là que je l'ai vu. A travers le brouillard épais, Adélaïde vêtue de sa robe rouge couleur sang, écrasée contre des rochers quinze mètres plus bas. Son corps pilonné par la roche, ses bras fracturés et ses jambes brisées, son sang s'échappant lentement de son crâne fracturé qui se mélangeait aux tissus. Je suis resté là, sans un mot et sans bouger, fixant le cadavre d'une meurtrière, la bouteille d'alcool dans une main et le tissu rouge déchiré d'Adélaïde dans l'autre. Et là, Simon est arrivé avec deux soldats. Il avait dû voir le corps de Jeanne et avait couru l'annoncer en ville. Mais seulement, il est arrivé au mauvais moment, enfin, pour moi. Je me suis penché à nouveau vers la falaise pour regarder le corps d'Adélaïde. Le brouillard se dissipait peu à peu et j'ai vu sur son visage moqueur un sourire de satisfaction. Croyez-moi, Adélaïde ne s'est pas donné la mort à cause des regrets qu'elle éprouvait d'avoir tué sa soeur. Ce serpent rouge de corps et d'âme au coeur noir putride n'éprouvait aucun sentiment. Mais elle savait. Elle savait que j'irais près de la falaise, que je trouverais son corps et que Simon, bonhomme amoureux, m'accuserait. Elle voulait se venger de tout le monde...et elle a réussi. Vous savez Monsieur l'officier, si je l'avais tuée, cette femme misérable et assassine, j'en serai fier ! Mais je ne l'ai pas fait, je le jure sur le bon Dieu ! Elle a réussi la première, cette flamme rouge cachée dans ses yeux noirs a fini par tous nous tuer. Tous. »

L'officier regarda l'homme d'un air incrédule un instant, tapota son épaula puis s'en alla, accompagné des deux autres soldats. Deux ou trois jours passèrent et Louis resta seul dans sa cellule sans que personne ne vienne ni l'interroger, ni le nourrir. Il resta là, enfermé, assis sur le sol, n'attendant nulle chose. Et puis un jour, quatre soldats armés arrivèrent. Ils entrèrent sans un mot, puis l'un aida le prisonnier à se relever et l'entraîna avec lui. La porte s'ouvrit et une lumière blanc immaculé jaillit au visage de Louis. Puis, en regardant le soleil jaune vif qui était étonnement tiède et dégagé, il sourit et murmura :

« Ne t'en fais pas, j'arrive et je t'aime

Maëlane Delorme (seconde Mâcon Lamartine) :

Les lunettes

6:45 quand son réveil l'extirpe de son sommeil. Avec peine, elle arrive à se lever de son lit, la trace de l'oreiller sur son visage. Aujourd'hui est un jour comme les autres, monotone et gris. Littéralement. Elle est achromate, comme sa mère, et, curieusement, sa voisine. Elle ne voit pas les couleurs: seulement du noir, du blanc et des teintes de gris. Cela ne lui a jamais vraiment posé problème jusqu'à son entrée à l'école, où tous ses petits camarades prenaient un malin plaisir à la voir hésiter pendant des heures devant du rouge ou du bleu. Elle a appris à toujours éviter les questions du type : "Quelle est ta couleur préférée?" ou "Tu la vois comment toi, la robe? Dorée et blanche ou noire et bleue?" Cette robe, elle l'a toujours vue terne. C'est une belle journée malgré tout. Elle s'habille en blanc avec des touches de noir, et va prendre son petit déjeuner.

C'est alors qu'elle l'aperçoit. Un petit mot lui étant destiné, sur lequel il est écrit: "Bon anniversaire. Maman." Sa mère n'a jamais été très forte pour exprimer ses sentiments, ni pour retenir les dates d'anniversaire, mais elle sait qu'elle l'aime. Qu'a-t-elle bien pu acheter? Elle met les yeux sur le colis situé à côté du mot et commence à l'ouvrir. Dans le polystyrène se trouve une paire de lunettes aux verres arrondis. Elle en porte déjà, pourquoi avoir acheté une autre paire? Elle les essaye quand même, et reste interdite. Pour la première fois de sa vie, elle arrive à distinguer le vert du rose. Tout a changé, juste en mettant ces lunettes. Elle regarde autour d'elle, à la fois émerveillée et horrifiée. La cuisine, désormais orange, a l'air beaucoup plus vive que la dernière fois. Elle a envie de tout analyser dans les moindres détails, mais aujourd'hui, elle doit aller étudier. Elle se regarde une dernière fois dans le miroir et voit une fille blonde, habillée de la tête au pied en noir et blanc. Elle hésite à pousser la porte d'entrée. Timidement, elle sort dans sa cour et écarquille les yeux devant ce festival de couleurs. Elle prend son porte-monnaie et file au centre-ville, tant pis pour les cours. Elle a besoin d'acheter de nouveaux vêtements, colorés cette fois.

Toutes les vitrines débordent de jaune, de bleu ou de blanc. Elle a envie de tout acheter, et rentre dans la première boutique à sa portée. Elle est euphorique quand elle essaye sa première tenue, un tee-shirt jaune moutarde sous une salopette denim. Elle opte pour des chaussettes roses sous ses chaussures noires, et essaye une casquette blanche. Le résultat est parfait, puis elle essaye d'autres tenues, toutes plus joyeuses les unes que les autres. Arrivée en caisse, elle est étonnée de voir le prix total affiché sur l'écran aussi bas, étant donné le nombre d'articles présents dans son sac. Elle paye avec deux billets bleus et un billet rouge et va dans la boutique d'en face, connue pour ses couleurs extravagantes. Elle en ressort aussitôt, sonnée, après avoir vu les vêtements et leur prix exorbitants. Elle continue de marcher, les étoiles plein les yeux. Soudain, elle se retourne brusquement.

Un crissement de pneus, un bruit sourd, un attroupement de curieux. Malgré la foule, elle arrive à distinguer le corps de cet homme, coincé sous les roues d'une Clio noire. L'automobiliste sort de sa voiture, paniquée à l'idée d'avoir commis un meurtre. Cinq minutes plus tard, on entend les sirènes des secours arriver, des voitures blanches à leurs suites. Le pouls de la victime est palpé, son corps est recouvert d'un drap blanc, puis transporté dans le camion rouge sang, qui part quelques instants plus tard. Les gens s'en vont tour à tour, laissant place à une voiture cabossée et une mare de sang. Elle enlève ses lunettes. La scène paraît moins grave, plus contrôlée par son esprit. Elle ne voit plus le sang, juste une tache grisâtre qui se perd sur le bitume. Elle n'a plus de hauts le coeur, seulement une étrange sérénité de retrouver son monde. Elle regarde les lunettes, les clés d'une normalité oppressante. Elle les range dans son sac, regarde une dernière fois la flaque de sang, et rentre chez elle. Elle remet les lunettes dans le colis et le pose sur le paillason d'une maison, en modifiant le mot d'origine pour: "Joyeux anniversaire. Votre voisine".

Laura Charvet (seconde Mâcon Lamartine) Une douce mélodie

C'est une douce mélodie
Que je pensais écouter
Ce fut une traître maladie
Que je ne pouvais soigner
Elle qui ancrée dans ma peau
M'a aussi donné la vie
M'a porté jusqu'au berceau
Tu es le camp ennemi
Puis tu fus comme le soleil
Et moi comme un arc en ciel
Tu brillais de tes lueurs
Moi de mes mille couleurs
J'ai fini par être brûlée
Même par être décolorée
Comme quoi il faut l'avouer
Le feu est un vrai danger
Mon rouge a perdu passion
Entre amour et trahison
Orange n'a plus l'énergie
Qui m'a mené jusqu'ici
Jaune m'a apporté joie
Mais on dit aussi parfois
Qu'il apporte tromperie
Le soleil l'a bien compris
Ne restant que ma santé
Par le vert représentée
Elle s'est aussi envolée
Brûlée au troisième degré
La seule couleur qui demeure
C'est celle de la douceur
Elle ne m'a jamais quittée
Cette couleur est le violet
Et elle représente aussi
Les rêves, le fantastique
C'est elle qui parle aujourd'hui
Avec elle je suis poétique
C'est à travers l'écriture
Que je répare mes blessures
Et c'est à travers mes mots
Que je soigne tous mes maux

Désormais je suis renée
De toutes cendres brûlées
Je ne brille que d'une couleur
Celle que porte mon coeur

Félix Liébaud (1ère Tournus) :

Bleu d'alambic

Je me souviens d'un rêve que j'ai fait, la semaine dernière. Il faisait écho à un autre. Mais plus encore, il me montrait cette chose, incroyable, mais impossible, que j'avais tant souhaitée durant une partie de ma vie. Jusque-là, je m'étais convaincu qu'il était vain d'avoir de l'espoir. Mais ce rêve venait de tout remettre en cause. Il m'avait révélé un secret qui m'était inconnu jusqu'alors. Je ne savais que penser. Mais le plus simple serait certainement de vous raconter depuis le début, avant même que j'eusse cette vision.

C'était un printemps, des plus banals, une saison que l'on laisse couler en la regardant de loin. Je n'étais pas seul. Enfin, pas dans mes souvenirs. J'avais des amis, sur lesquels je pouvais compter. Cela était pour moi un cadeau, un trésor si rare que je tentais, du mieux que je le pouvais, de le chérir.

Durant de longues années j'avais été là, seul, à contempler l'horizon, sans personne à qui parler. Avec mes seules pensées pour me consoler. Mais le hasard avait réussi à esquisser un sourire sur mon visage, à l'attention de quelqu'un qui m'accompagnerait au terme de ma quatorzième année. Compagnon de route, de fortune, nous vivions en dehors du sentier que l'on nous imposait. Je ne me pensais pas malheureux, tout au contraire, j'avais l'impression de renaître, après une longue période d'exil, de solitude. C'est cela, il me semble, que l'on appelait l'amitié. La véritable. Malheureusement, c'était également une maladie. Terrible. Infâme. Sans scrupules. À ne vivre uniquement pour ressentir ce besoin de n'être seul, j'étais devenu aveugle. Et le mur qui se présenta à moi, je ne le vis pas. J'aimerais encore douter de son existence.

Il fut tout de même bel et bien présent. Cet obstacle, je ne parvins à le surmonter qu'après un combat intérieur impitoyable, destructeur. Cette bataille fit rage au printemps.

Ce mur n'avait pas été érigé par l'amitié. Non, c'était autre chose. J'en vins même à me demander si ce n'était pas moi qui l'avais construit. À l'époque, je n'étais pas bien différent d'aujourd'hui. Pratiquement identique. À un détail. J'avais les cheveux longs. Anodin, me direz-vous. C'est tout de même ce qui fait que je suis ainsi désormais.

Il y avait, dans mon sang, une chose qui faisait de moi un être sans éloquence, ni volonté. Il y avait la timidité, bien sûr. Elle jouait un rôle essentiel, mais ce n'était pas tout. Non. Je sais que cela est absurde, mais je m'imaginai véritablement comme un être dénué de dessein et d'intention, sans forme spirituelle. Sans âme. Mon corps m'était une coquille délinquante, ne cachant en son cœur qu'un rideau d'un bleu d'alambic*. Un univers triste, sans couleur. Simplement d'un noir au reflet de la mer. Un morceau de charbon, inerte, qui, au contact de la lumière, se teintait légèrement de ciel dévoilé. Comme si un espoir perdurait en fin de compte. Un espoir qui me perdit dans le grand labyrinthe de la vie.

Mais Dédale construisait les murs autour de moi, et bientôt je me retrouvai dans l'ombre, sans fil pour me guider. Et plus le temps passait, plus la roche devenait épaisse et oppressante. Et je me convainquis de penser que c'était moi, en effet, qui avais construit

cette prison autour de moi. Mais il était trop tard, déjà, pour songer à ces choses. Elles étaient présentes, et il fallait les accepter.

Je n'avais aucune élégance, surmonté de mes cheveux rebelles. Mon allure frêle me conférait le sentiment d'être plus petit que les autres, la proie du monde qu'une bouchée aurait suffi à faire disparaître. Mais un fait étonnant vint me rappeler que j'avais une barrière à construire. Une jeune fille, de mon âge je crois, venait, lors de la sonnerie habituelle de la reprise des cours, de me tapoter le haut du crâne. Ou bien avait-elle touché mes cheveux en les remuant un peu. Je ne me souviens plus. Rien de plus banal. Sans signification. Rien. Pourquoi ai-je réfléchi ce jour-là, oh ! J'ignorais si cela avait été moqueur ou affectueux. Peut-être un peu des deux. Pourquoi tant de questions pour un fait si commun ? Je les voyais autour de moi. Ils riaient. Mes amis. Les siens. Elle. Moi, je restais planté là, immobile, ne sachant que faire. Alors je lâchais un petit rire approbateur, espérant oublier ce qui venait de se passer.

Mais restait dans ma mémoire. Impossible à ôter. Terrifiant était ce souvenir d'illusions et de vent aigre. Je voulais m'empêcher d'en venir à la raison. Cela était trop simple. Et trop cruel. Je ne voulais pas admettre. Ni penser. Non. Mais toute abstraction de cet éclair fugitif m'était impossible. Lutter était inutile. On ne peut vaincre cette force. Elle s'empare de vous, lorsque vous avez le dos tourné, et puis, vous ne pouvez plus vous en défaire. Même si vous savez qu'il n'y a pas lieu de réagir ainsi. C'est cela la douleur. L'impuissance. L'incompréhension de soi-même. Et aussi la haine. Le courroux d'être idiot pour songer de la sorte.

Pour oublier, il aurait fallu que je m'exile, loin de tout. Mais c'était vain. Le lendemain je la recroisai. Et ce jour-là je la regardais, toujours avec cet air étrange de questionnement et maintenant d'espoir. Je remercie une part de mon être de m'avoir prévenu, à chaque instant, de la face livide et sarcastique de la vérité, afin que la chute en soit atténuée. Les jours qui suivirent me firent plus de mal que de bien. Que l'on m'adresse la parole pour la première fois, cela, je le distinguais peut-être un peu trop facilement. Répéter ce qui me faisait souffrir, semaine après semaine, sans vouloir réellement du mal, m'anéantissait davantage. Je finis par comprendre que c'était un vil humour. Et je me mis à haïr. Tout en aimant. Et cette fusion provoqua une implosion immatérielle en moi. Invisible lésion qui m'accompagnerait à jamais sur mon chemin. Ma carapace ne dissimulait plus cette graine bleue d'alambic. La graine de la vie n'avait pas germé dans mon organisme. Elle était morte. De chagrin, peut-être. D'affliction et de tourment. Mais rien n'était visible au regard des autres. La vie coulait en eux. Qu'avaient-ils à se soucier d'un mort, après tout. À y réfléchir, personne ne me connaissait. Pas même mes amis. Encore moins cette jeune fille dont la vue seule me suffisait à plonger dans une mélancolie éternelle. En désespoir de cause, j'ai désiré ne plus ressentir la haine, enfin, pas envers elle, car le véritable coupable n'était que moi. Elle ignorait mon conflit. Tant mieux. Je ne voulais pas qu'elle sache que j'avais osé salir sa personne de ma mémoire innocente. Je me détestais. Pour ce que j'avais fait, pour ce que je pensais. Mais devais-je encore l'aimer, elle ? C'était inutile. Alors je devais oublier. Et comme ôter un souvenir

était difficile, je me proposai de tout oublier, jusqu'à mon nom. Jusqu'à mes rêves. Tout. Et ainsi, peut-être, la graine défunte et monochrome renaîtrait dans les nuées de l'obscurité au reflet d'azur.

Les saisons passèrent, et le temps me sépara d'elle. Je ne sais pas si je ressentis un soulagement lorsque j'appris que je ne la reverrais jamais, ou un accablement vorace, mais je ne voulais plus penser à cela. Il fallait tourner la page du livre. J'étais déjà assez détruit. Mon âme, flétrie, n'était plus. Mon esprit demeurait en ruines, tel un champ de bataille où gisent des centaines de corps inertes et criblés de sang. Il fallait se relever, aurait-on pu me dire. En plus de la force, il fallait la volonté. Je ne voulais plus me battre, je n'avais plus envie, je n'avais jamais souhaité pareille chose. Si la vie est un éternel combat, alors je meurs, à petit feu, dans mon coin. Là où personne ne regarde, dans un endroit dont on ignore jusqu'à l'existence même.

Son visage, qui me paraissait si gracieux dans mes souvenirs, semblait s'estomper peu à peu. La tempête semblait emportée par le temps. Le monde continuait sa marche invariable. Je tentais tant bien que mal de le suivre. Quelqu'un m'avait accroché à l'un de ses feuillages. Je n'avais pas d'arme. Il n'y aurait pas de conflit là où le monde m'emmenait. J'aurais aimé que cela soit vrai. Mais l'horizon est parfois aussi sombre que notre regard. Moi, je n'en avais pas. Je n'en avais plus. La flamme qui animait tout humain ne s'était jamais allumée. Il n'y avait pas de chaleur en moi. Seulement un désert glacial de nuit et de vent. Un ciel sans étoiles. Un ciel qui perdait de sa teinte anthrazur*.

Comment était-il possible de se transformer ainsi, à cause d'un détail si anodin ? Étais-je si faible que j'étais victime de moi-même, de maux évanouis ? Non. Je ne crois pas. Ce n'était pas une transformation. Ce n'était qu'une face, un reflet de la réalité. De ma réalité. On ne devient pas malheureux. On ne devient pas heureux. On est malheureux ou heureux. C'est tout. Ce ne sont pas des sentiments ni des émotions, ni des états. Ce sont des traits, gravés en vous, à jamais, à toujours. C'est la couleur de votre âme. Quelqu'un d'heureux peut ressentir du désespoir, mais il ne pourra être malheureux. Quelqu'un de malheureux peut ressentir de la joie, mais il ne sera jamais heureux. Chacun peut percevoir les sentiments de l'autre, mais il ne peut être l'autre. C'est ainsi. On ne lutte pas contre la nature. Sauf si on est fou.

J'avais enfin réussi à me reconstituer, à rassembler ce qui fonctionnait encore chez moi. Mon inconscient décida alors qu'il fallait que je me débarrasse une bonne fois pour toutes de quelque pensée fugitive. Mais ce qu'il fit fut insensé et redoutablement narquois.

Une nuit, il me projeta un rêve, banal au premier abord. Je revoyais des camarades de classe de collège. Je me trouvais dans un endroit qui, bien qu'il fût totalement imaginaire, m'apparaissait comme l'établissement scolaire. Cependant, j'étais à la recherche de connaissances à qui j'aurais pu me joindre. Il arriva ce que je redoutais tant : je me retrouvai alors face à cette fille, au même éclat splendide que dans mes souvenirs. Elle me dévisagea, tout d'abord. Puis elle m'adressa, de la même voix que dans la réalité, mais avec un ton de reproche :

- Tu es fier de toi.

- ...

- Va t'en. Tu m'as souillée. Vraiment. Puis elle s'énerva en haussant le ton, ce qui attira d'autres élèves. Tu es sale. Physiquement, moralement,... Pour quoi est-ce que je passe, moi ? Qui es-tu d'abord ?

Elle se mit à rire avec un rictus méprisant, entraînant d'autres dans son sillon. Je me réveillai à peu près à ce moment-là. C'était un cauchemar que je venais de faire, évidemment. Mais il avait ravivé des souvenirs éteints si ardemment. J'étais las. Et il y avait une certaine rancœur que j'éprouvais à l'égard de celle qui me hantait. Ce qu'elle avait dit, prononcé, je ne pouvais défaire, mais l'entendre d'une voix qui n'était la mienne m'était un supplice atroce. Surtout de sa bouche. Il me fut difficile d'en oublier les détails, puis le rêve entier. Il restait, oppressant, comme un souffle à vos oreilles qui perdure toute une vie, et ne s'évanouissant qu'au contact de la dernière demeure. De ce rêve je m'étais juré de ne plus me faire prendre au piège, et de ne plus aimer quiconque, puisque tout ce que j'avais entrepris avait été couronné d'échec. Plus jamais ces douleurs inutiles que le monde se moquait bien. Vis, s'il n'est pas trop tard, avais-je l'impression qu'il me disait, le monde.

Alors, suivant son conseil, je tentais de vivre, au gré des saisons, des années. Mais j'avais encore ce mal qui était en moi, et que je ne pourrais éradiquer. Je ne parvenais pas, malgré moi, à m'accorder avec ce qui m'entoure. Je dissimulais cette détresse, cependant, en essayant de me convaincre que ce n'était pas si grave, que je ne souffrais pas réellement, je me dévorais un peu plus. Peut-être me mentais-je. Cela n'a pas changé grand-chose.

Je retombais peu à peu dans mon affliction fictive. J'étais lâche. Oui. Mais j'estimais que j'étais libre de choisir dans quel univers je résiderais. La mort venant tôt ou tard, je m'étais préoccupé des deux autres choix à ma connaissance, la vie et le rêve. Sans hésiter, je mis tout ce qu'il me restait comme force pour rejoindre la dimension onirique. Je reviendrais saluer, de temps en temps, des vivants chez eux. Après tout, je n'étais pas mort, alors rien ne m'empêchais de marcher quelquefois sur le sol humide et ferme de la vie. Mon existence se résumait alors aux rêves, et à une faible part de vivant. Le temps demeurait un long cours d'eau sur Terre, mais il était absent dans la dimension onirique. Les humains dormaient la nuit. Moi, je m'y éveillais, et je glissais doucement vers des contrées chimériques dont mon inconscient était l'auteur. Il me libérait de l'oppression temporelle. J'étais libre. Une liberté qu'aucun humain ne pourrait jamais ressentir vivant.

Il devait y avoir une anomalie chez moi. Je ne pourrais dire laquelle. Mais je sentais cette tare et il ne me restait qu'à l'accepter. Cette altération de mon être ne datait pas d'hier. Cela faisait bien plus longtemps, depuis la première jeunesse, je pense. J'ai toujours été seul. Même si quelque présence se tenait à mes côtés. J'étais seul. Pas solitaire. Seulement une victime de plus de la solitude, qui ronge tout, jusqu'à ce que l'effroi et la peur de vivre s'empare de vous. Je n'étais rien. Si je m'en allais, rien ne changerait. C'est une triste conclusion que je dû m'admettre, au final.

Je me souviens que la première image qui m'apparut dans mes rêves, au commencement de ma vie, représentait les photographies d'identités de mon père et de ma mère. Je n'avais qu'une peur, les nuits. C'était de ne plus jamais revoir leur visage. Juste le néant, sombre et profond, dans lequel je ferais une chute perpétuelle à travers les nuées de l'oubli. J'étais terrifié par la mort. Une peur dominante, au-delà de tout ce que l'on pouvait vivre. Aujourd'hui je comprends encore, mais j'ai changé. Je ne veux plus de cette frayeur. Il fallait vivre ou rêver, et lorsque la mort nous emporterait nous laisser guider par cette nouvelle amie.

Ainsi je m'isolais peu à peu du monde extérieur. Le jour, j'accomplissais mes tâches, mais je songeais essentiellement à la nuit. Alors, dans un pas de désespoir, mon inconscient tenta de réanimer le cadavre de graine qui flottait dans la mer anthracite de mes pensées.

J'eus à nouveau une vision onirique. Toujours dans une cour extérieure. Mais cette fois-ci, une fine mousse parsemait le sol sur les côtés des bâtiments. On avait planté de jeunes arbres dans l'herbe. Le soleil réchauffait l'air qui m'entourait. J'avais une étrange sensation. Nouvelle. Indéchiffrable. Je me tournai et j'aperçus devant moi un groupe de personnes. Je ne voyais que des lycéens. Ils étaient plus d'une dizaine, mais ce qui m'interloqua, ce fut de constater que tous avaient le regard fixé vers moi. Jamais encore ne m'avait-on regardé avec autant d'insistance. Je reconnaissais parmi eux mes amis d'aujourd'hui, mais également des camarades, et, plus curieux encore, ma mère. Ils me souriaient tous. Cela aussi, c'était la première fois. Je me sentais tremblant, et je leur souriais discrètement, sans comprendre. Ils s'approchèrent de moi, sans me quitter des yeux. Cela en devenait oppressant, et je tentais vainement de reculer. Enfin ils me firent face. Je ne savais que penser. Alors je basculai ma tête légèrement vers la gauche. Et soudain, je compris ce qu'ils me voulaient. Ce que je voyais me semblait être un film. Devant moi, à deux mètres tout au plus, scintillait quelqu'un dans la lumière. Cette personne, c'était la jeune fille. Elle me regardait, de ses opales florissantes. Un doux sourire se dégageait de son visage radieux. Elle prononça, sur un ton amical et tendre :

- Tu te souviens de moi ?
- ... Oui... balbutiai-je, bouche-bée.

Je sentais des larmes couler sur mes joues. Elles étaient nombreuses. C'était une impression déstabilisante. Je ressentais de la douleur, mais, à bien y réfléchir, ce n'en était pas. Non. C'était, je pense, ce que l'on appelait le bonheur. À l'instant même où elle avait parlé, quelque chose en moi avait surgi, s'était réveillé. La graine desséchée avait bu ses paroles, et avait trouvé la force et la volonté de se relever. Flottant, pleine de courage, dans le grand océan de charbon, elle virait au bleu d'alambic, faisant tournoyer ses reflets azur. Mais elle ne s'arrêta pas là. S'élevant dans les airs, à une vitesse incroyable, elle resplendissait à présent au zénith de mon être. Une étincelle embrasa sa teinte merveilleuse, qui se mua en un éclair de saphir liquide. Les quelques mots de la jeune fille avaient suffi à me libérer de cet accablant sortilège. La malédiction dont je m'étais affublé avait disparu. Plus rien. Plus aucun souvenir de souffrance quelconque. Je ne ressentais

plus que mon esprit, claudiquant à la lumière de mon âme nouvelle. Les ruines reprenaient leur forme originelle. Tout se reconstruisait. À l'image du passé, avant l'avènement des ténèbres. Comme si rien ne s'était jamais produit. Comme si je venais, dans un rêve, d'entrevoir le jour pour la première fois.

Je me réveillai. Il était 3h00 du matin. Je n'avais pas sommeil. Pour la première fois, je voulais profiter du jour. Un changement s'était opéré, pendant que je dormais. Le rêve que je venais de faire était bien distinct dans mon esprit. Et, bien que la vérité soit autrement plus cruelle, ce que j'avais vu, je m'accordais d'y croire dans mon imaginaire. Chaque jour, autrefois, je me levais, avec une sorte d'aura translucide qui absorbait le peu de force que j'avais. Aujourd'hui, je ne la sentais plus. Mon énergie m'appartenait. Il ne tenait qu'à moi de l'utiliser. Je n'avais plus ce tribut à payer. Mais payer à qui d'abord ? Il devait s'agir de moi. Je m'étais volé mon propre sang et je l'avais donné à la mer huileuse qui gardait prisonnière cette pauvre graine, noyée dans la pâte gluante des flots.

Libre. C'était tout ce qui comptait. Plus de barreaux. Plus de tempête.

Cependant, je le savais, s'il me semblait ressentir du bonheur à cet instant, je n'étais pas pour autant heureux. Je n'étais pas né heureux. Mais je n'en faisais pas une fatalité. Rien ne m'empêchait de comprendre et de percevoir les mêmes émotions. Aujourd'hui, je vis, comme si je venais de naître. Je redécouvre le monde. Après seize ans d'errance, mes yeux ont enfin trouvé le chemin vers la lumière. Je vois le monde tel qu'il est, sans ce voile sinistre qui le rendait brumeux. Je voudrais que cela n'arrive à personne d'autre. Une telle souffrance, incompréhensible et ridicule, presque, ne devrait exister. J'avais un ami pour qui une histoire tout autre s'écrivait. Mais ce dernier, je le voyais clairement, tentait inconsciemment d'en rayer les faits. Quelle erreur il faisait ! J'aimerais l'aider, puisque je n'ai plus à craindre qu'une telle chose se produise pour moi. Oui, c'est ce que je ferai. Sans qu'il ne s'en aperçoive. Je l'aiderai, et conserverai mon regard innocent. C'est une bonne idée.

Quant à moi, je pense que je continuerai d'accompagner mes amis. Jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin de moi. Mais l'univers onirique conservera son importance dans ma vie. Je me déciderai à cartographier mes rêves, et je les relierai entre eux. Un jour, peut-être, ils constitueront un monde assez vaste pour en devenir un à part entière. Un univers à l'image de mes songes, une dimension tout de noir et de bleu, d'anthrazur flamboyant dans le crépuscule d'Oredan*.

*Bleu d'alambic : noir profond parsemé de reflets bleu scintillant. Synonyme à l'anthrazur (anthracite – azur). Représente l'espoir (couleur d'un ciel dégagé dans l'obscurité). *Oredan : dimension fictive où se déroulent tous les faits survenus pendant les rêves.

Mélina Dubois (Terminale Tournus) :

Qu'un rêve

Mon amour, mon amour, ta main est toute chaude
Ta voix rauque câline, et ta bouche rieuse ;
Mon amour, mon amour, ton cœur, cette émeraude,
Est unique, j'en suis follement amoureuse.

Mon amour, mon amour, mes doigts semblent si fins
Sous ta peau noueuse ; et mon cœur, lui, enfantin
Court un bien grand péril face à tant d'expérience :
Toi, qui aimes la vie avec tant de vaillance.
J'ai besoin d'entendre rire ta bouche d'ange
Voici mon secret : je souhaite que rien ne change.

Mon amour, mais tu pleures ? Oh non, dis-moi que non
Tu disparais et moi j'oublie jusqu'à mon nom ;
Mais toi, toi, tu ne peux, tu ne peux me laisser
Je te sens encore qui me tiens enlacée...
Je t'en prie, ne pars pas, ne me fuis jamais plus
Cède à ma demande ! Je ne veux rien de plus
Que d'être auprès de toi, et soupirer encore
Et sentir contre moi la chaleur de ton corps ;
Rien de plus, je le jure ; et hurler à la foule :
Tu es mien, je suis tienne ; j'ai vaincu la houle
Des obstacles dressés entre nos cœurs aimants
Qui toujours s'attiraient, pareils à des aimants.

Mon amour, ma folie, ma vie, tu deviens flou
Vite, le temps presse, je caresse ta joue :
Tes yeux brillent de peur, ta voix s'évanouit,
M'aimes-tu ? Je t'en prie, réponds-moi que oui.

Comment, mon ange, tu m'abandonnes si tôt ?
Pourquoi venir ici si tu pars aussitôt ?

Tu t'échappes et me fuis une nouvelle fois,
Ah, tu romps ton serment, homme de peu de foi !
Que dois-je en conclure, tu m'aimes donc si peu
Pour te moquer que je périsse peu à peu ?
Reste, par pitié ! Ne m'abandonne jamais.
Non ! Ne t'en va pas ! Quoi ? Déjà tu disparais ?

Où diable sont passés promesses et baisers
Que tu n'as eu de cesse de me répéter ?
Sans doute j'entends mal, dans ma tête dis-tu ?
Serait-ce mon esprit ce démon qui me tue ?
Mais ce brasier en moi c'est le feu de ton corps...
Reste ! un instant de plus, une seconde encore
Une minute, une heure, ou une éternité...
Oh pardon, excuse donc la fragilité
D'une jeune passion aussi vive qu'ardente
Car encore neuve, mais fort rude est la pente.

Mon amour, ma folie, ma vie, tu deviens flou
Tu trembles, je sombre, mon esprit las est-il fou ?
Tes yeux bleus s'éteignent, ta voix s'évanouit,
Le jour me réveille puis la lumière luit :

Je comprends, mon amour, ceci n'était qu'un rêve
A la nuit prochaine, notre entrevue fut brève.